ÉTUDES TRADITIONNELLES

... Année Juin 1953 N° 308

JACOB BŒHME
ÉPITRES THÉOSOPHIQUES

Les lettres ou épîtres théosophiques de Jacob Bœhme sont des documents d'une importance exceptionnelle pour un ésotériste. On y trouve en effet, outre des éclaircissements sur la doctrine exposée d'autre part dans les différentes œuvres de l'auteur, des indications d'ordre méthodique, voire technique, touchant la réalisation spirituelle.

Il s'agit le plus souvent de réponses à des questions que lui ont posées ses correspondants pour leur propre édification. Mais quelle est l'origine de ces entretiens spirituels ? Voici comment J. Bœhme lui-même expose les faits, à maintes reprises.

Presque dépourvu d'instruction profane, il avait écrit au jour le jour, d'une plume maladroite, certaines révélations obtenues directement sous l'inspiration du Saint-Esprit. Telle est l'origine du traité intitulé *Aurora*. Cette œuvre n'était nullement destinée au public, même pas à un public restreint. Il s'agissait d'un aide-mémoire. J. Bœhme eut l'imprudence — plus tard qualifiée de providentielle — d'ouvrir sa conscience à son pasteur. Celui-ci ne se contenta pas d'admonester son ouaille ; il lui confisqua son manuscrit, encore inachevé. L'ecclésiastique avait fait promettre à Bœhme de laisser là sa plume et de retourner à ses chaussures, s'engageant de son côté à ne faire publiquement aucune allusion à l'affaire. Mais cette dernière promesse ne fut pas tenue. Le pasteur de Görlitz fit circuler le manuscrit (que Bœhme croyait détruit) et tonitrua en chaire contre le cordonnier théosophe. Cependant, de très hauts personnages, des savants et des lettrés avaient eu connaissance du traité théosophique. Bœhme fut bientôt assailli de demandes d'« éclaircissements » tant orales qu'écrites. L'œuvre, divulguée à des fins

malveillantes, avait éveillé dans toute la Silésie la curiosité de bien des gens. Pour certains, elle éclairait d'un jour nouveau leur recherche de la vérité. De toutes parts, on suppliait Bœhme de « parler ». Celui-ci invoqua d'abord l'engagement qu'il avait pris sur l'ordre du pasteur de Görlitz. Il devait se taire. Toutefois, on lui représenta que la volonté d'un homme d'église devait être transgressée si elle s'opposait à un ordre divin. Or il était interdit à un chrétien de « mettre la lumière sous le boisseau ». Bœhme priait, méditait, jeûnait jour et nuit, adjurant Dieu de lui faire connaître Sa Volonté. Il eut alors une illumination soudaine qui lui enjoignait de rompre le silence. Tel fut le point de départ des Epîtres théosophiques.

Nous avons jugé utile d'évoquer ces faits sans rien changer à l'interprétation qu'en donne Jacob Bœhme. Quelques renseignements complémentaires sur l'œuvre et le rôle de J. Bœhme inciteront peut-être nos lecteurs à s'interroger sur leur signification exacte. Il y a là, en vérité, bien des points obscurs, que nous ne nous chargerons pas, pour notre part, d'élucider complètement.

Et d'abord l'œuvre doctrinale. Il s'agit d'une métaphysique complète allant jusqu'au « Sans-Fond » (*Ungrund*), dépassant par conséquent le domaine courant de la théologie chrétienne occidentale, qui est proprement l'ontologie. Cette métaphysique est assortie d'une cosmologie que le théosophe subordonne de la façon la plus nette à la première. Nous sommes donc en présence d'une doctrine cohérente et nettement hiérarchisée dans ses éléments. Ces données suffisent à écarter l'idée d'une inspiration fragmentaire, d'ordre mystique, faite de visions mal coordonnées. Chaque « vision » de J. Bœhme complète la précédente en profondeur et non pas en étendue, en clarté plutôt qu'en variété. Bœhme le déclare expressément.

Cette doctrine ne se borne pas à exposer une vision de Dieu et du monde. Elle affirme que le nouvel Adam, identique au Christ, peut être à chaque instant réalisé par tout homme qui se « convertit ». Or Christ n'est que le nom « cosmique » du Fils, identique au Père dans Son essence et éternellement engendré au sein du Sans-Fond (Le terme eckhartien de « naissance éternelle » se retrouve sous la plume de Bœhme). Il s'agit donc d'une doctrine de la réintégration et de la déification, sans aucune réserve.

Pourtant, Bœhme affirme qu'il ne parle pas au nom d'une école ésotérique ou d'un maître spirituel. Il n'est chargé d'aucune mission particulière. Il spécifie bien qu'il reçoit son inspiration directement du Saint-Esprit, avec lequel son être

intérieur s'est identifié. Il considère sa science comme indubitable, comme ne lui appartenant pas en propre d'ailleurs, en tant qu'être individuel. Il s'est jeté dans les bras du Christ comme un enfant court au devant de l'étreinte maternelle. Tels sont, d'après J. Bœhme lui-même, les caractères de son inspiration, dépourvue de toute paternité humaine. Il faut donc entièrement souscrire à l'opinion exprimée dans cette revue : J. Bœhme fournit l'exemple d'une initiation obtenue sans le secours d'une organisation initiatique, ou du moins sans rattachement « visible » à une telle organisation.

Nous insistons sur ce dernier point. La doctrine de Bœhme est bien le christianisme, au sein duquel il était né. Mais, surtout dans sa partie cosmologique, cette doctrine fait usage de tous les symboles et de toute la terminologie de l'hermétisme. Des références alchimiques et astrologiques se rencontrent à chaque page. Bien plus, l'alchimie, comme nous le verrons bientôt, était la base même de sa méthode de réintégration spirituelle, qui n'est autre que la transmutation des métaux en or spirituel. D'où tenait-il ses connaissances en alchimie ? Une seule réponse est possible, qui pose en réalité un problème. Bœhme eut dès l'origine des contacts — d'une nature sans doute peu « ordinaire » — avec la tradition hermétique. La chose est évidente en elle-même. La métaphysique n'est d'aucun lieu, d'aucun temps, n'appartient en propre à aucune tradition particulière, puisqu'informelle, mais la formulation si « particularisée » qu'en fait J. Bœhme nous oblige, de façon inéluctable, à envisager les contacts auxquels nous faisions allusion à l'instant.

Et ceci nous amène à évoquer le rôle de J. Bœhme, en sa qualité de maître spirituel « occasionnel », si l'on veut bien nous passer cette expression. J. Bœhme affirme n'avoir reçu aucun mandat « humain ». Mais quelle était la nature de son enseignement ? Il se déclare prêt à « aider » toute personne sincèrement disposée à suivre la même voie que lui, celle du « repentir » selon Saint-Jean-Baptiste. Il ne revendique aucun monopole et affirme au contraire que tout homme et toute *femme* « de bonne volonté » sont à même d'obtenir les mêmes révélations que lui. Certes, ce désir constamment affirmé de voir tout homme se convertir « en esprit et en vérité » ne va pas sans un grand discernement. Le ciel lui dictait en la matière une attitude stricte. Il ne livrait que petit à petit ses secrets, après avoir sondé les intentions des gens. Il surveillait de très près la circulation de ses écrits, ordonnant de taire son nom et menaçant à chaque instant

les imprudents et les curieux de cesser tout entretien à la première incartade. « Il ne faut pas jeter les perles aux porcs », avait-il coutume de dire. Tout cela est au fond assez vague. Ses lettres constituent surtout des guides méthodiques enseignant dans quel esprit et avec quelle attitude il convient de marcher dans la Voie. On discerne rarement le lien, pourtant certain, qui existait entre la lecture de ses œuvres et la poursuite du but. Il faut, dit-il toujours, que le Saint-Esprit vous fasse comprendre le vrai sens de mes écrits. Mais le rôle de J. Bœhme était-il celui d'un guide humain, simple conseiller, enseignant des méthodes, ou bien transmettait-il à des disciples quelque chose d'autre ?

C'est là le point le plus obscur de son rôle. Nous avons conclu qu'un « contact » avait certainement existé entre Bœhme et l'hermétisme chrétien. Ce contact, à l'origine, ne semble pas avoir été humain au sens ordinaire du mot. Par la suite, la nature de ce contact a pu changer. Nous le voyons en relations — de maître à disciple, semble-t-il — avec un grand nombre de nobles, de docteurs en médecine. Nous savons qu'il eut des entrevues avec certains personnages s'occupant de « chimie » aux laboratoires de Dresde et de Breslau. Certains hermétistes, en possession d'un dépôt « virtuel », ne se seraient-ils pas adressés à J. Bœhme, ayant reconnu en lui, le seul homme capable de revivifier » ce dépôt ? C'est là une question que nous nous sommes posée et que nous livrons à la méditation de nos lecteurs, nous réservant de l'aborder encore, si nous entrevoyons une solution « historique » de l'énigme de ce côté.

J. Bœhme se défendait d'être un maître. Il n'a point de disciples, affirme-t-il. A Abraham von Sommerfeld, il écrivait dans sa 10e épître, § 42 : « grâce à cette compréhension (donnée par le Saint-Esprit), on peut transmuer tous les métaux de la terre jusqu'au terme ultime... Je vois bien la manière. Mais je n'ai pas qualité pour y toucher, je n'ai point l'art ni les techniques ; je me borne à dévoiler le Mystère. Dieu saura bien se susciter des ouvriers. Que personne ne recherche l'Œuvre auprès de moi ! ». Il nous semble qu'ici, J. Bœhme suggère assez bien son rôle. Et pourtant, que penser de ce passage de la 15e épître, adressée à un médecin (§ 10) : « Vous savez de quoi nous sommes convenus secrètement, mais il faudra que vous preniez patience pour l'opération dont il s'agit ; elle doit durer un certain temps et ne souffrira point que vous entrepreniez autre chose d'ici-là. Le terme de notre entreprise ne peut guère être atteint avant 7 ans, car il faut pratiquer un passage à tra-

vers les 6 « qualités » du fond spirituel. Il est vrai que nous avons déjà pratiqué des ouvertures avec la clé du soleil, mais cette clé n'a encore ouvert que la première ou la deuxième porte du centre de la nature... ». Suit un long exposé sur le passage par la porte du soleil à travers tous les cieux astrologiques, qui sont autant de centres qui doivent être « éveillés » dans l'ordre où ils se sont « endormis ».

Le théosophe parle souvent d'une « herbe » mystérieuse, nécessaire pour préparer la « teinture ». Celle-ci ne peut-être obtenue en suivant une simple « recette ». Il faut, dit-il plusieurs fois, que quelque chose soit transmis de « main en main ».

Nous pensons en avoir dit assez pour éveiller la curiosité de nos lecteurs. Le « cas » J. Bœhme pose encore bien d'autres problèmes. Est-il admissible par exemple qu'un « illettré » décline les mots latins et analyse des mots hébreux ? J. Bœhme affirme catégoriquement qu'il avait reçu le « don des langues ». Cette question mériterait à elle-seule d'amples développements. Nous espérons bien y revenir quelque jour.

Yves MILLET.

* * *

Quarante septième épître

A MESSIEURS GOTTFRIED FREUDENHAMMER, DOCTEUR EN MÉDECINE ET JOHANNES HUSER, CONTRÔLEUR DES MONNAIES A GLOGAU.

Le 11 *novembre* 1623.

Que le salut de Notre Seigneur Jésus-Christ, sa descente et sa manifestation parmi les hommes opèrent en nous tous, par l'effet de son amour.

Messieurs et Très Chers Frères en Jésus-Christ,

1. *Lorsque Dieu, par l'effet de Sa grâce, nous communique une compréhension véritable de ce qu'est l'homme — l'image-même de Dieu —, sous le rapport du corps, de l'âme et de l'esprit, nous constatons alors qu'il s'identifie avec le monde visible, comme aussi bien avec le monde spirituel, qui est invisible, car l'homme procède des trois principes constitutifs de l'Etre divin. Cet être permet au Dieu caché de Se façonner une*

image visible de Lui-même, en exhalant et en déterminant Ses attributs par l'opération de Sa faculté distinctive et de Sa science éternelle. Par là, Il informe et modèle en Son Verbe les mystères que Celui-ci a proférés et que la faculté distinctive promulgue en mode ontologique. L'homme Lui propose donc une image de Son Verbe en tant que promulgateur et que promulgation ontologique, où la Science divine opère en liaison avec la faculté distinctive de la Parole éternelle.

2. *C'est de là que l'homme tient sa possibilité de comprendre et de connaître toutes les choses, et aussi bien les coagulations que les dissolutions de la nature. Car celle-ci est sa propre mère, il en tire son existence et le centre de son individualité est relié à cette matrice. Aucun esprit ne saurait rien explorer plus profondément que sa mère, comme nous le constatons en observant les créatures du monde élémentaire et sidéral : leur entendement et leur science ne s'élève pas plus haut que les limites du domaine de leur mère, qui est le monde où elles vivent, chacune selon sa propre mère, suivant les distinctions et les promulgations du Verbe. Aucune créature de la sphère des quatre éléments ne peut atteindre à la connaissance du monde caché des Forces spirituelles, car une telle créature ne procède pas de la Science éternelle. L'homme seul en est capable, qui est relié par son âme et son intellect spirituel au souffle éternel de la Puissance divine et au principe de distinction du Verbe éternel, en Dieu.*

3. *Voilà pourquoi la Science humaine, dès son centre et dès son origine, est une science du bien et du mal, une faculté de discrimination en bien et en mal, un principe ontologique conforme à cette dualité : La science se modifie en volonté, la volonté en désir et le désir aboutit à l'être, si bien que la Volonté de l'Abîme-sans-fond (issue du Verbe éternel dans Sa fonction distinctive), assumant les espèces du verbe créaturel, c'est-à-dire de la science créaturelle attachée à une âme, donne lieu finalement à un être, exactement comme d'autre part, et du point de vue cosmologique, le souffle exhalé de Dieu et déter-*

miné par la Volonté éternelle a donné lieu aux diverses qualités, le bien et le mal, l'amitié et l'inimitié, afin qu'en pareille dualité et opposition l'être se différencie, s'informe, s'éprouve et enfin se trouve, si bien que dans l'être chaque chose se détermine elle-même par son contraire.

4. *En Dieu, tous les êtres sont un seul Etre, une Unité éternelle, l'Eternel, l'Unique, le Bien. Or, sans la différenciation, l'Un éternel ne se manifesterait pas. C'est pourquoi Il s'est Lui-même exhalé de Lui-même, afin que prennent naissance la multiplicité et la distinction. Cette distinction s'est spécifiée en volontés séparées et en qualités. Les qualités ont à leur tour produit les désirs et les désirs les êtres, si bien que tous les objets du monde visible, tant les animés que les inanimés, prennent naissance dans la faculté de distinction et de détermination du Verbe promulgateur, qui est la Science du* Mysterium Magnum *et toute chose résulte d'une « expérience » de la Parole différenciée.*

5. *Chaque chose porte son principe séparateur en elle-même. Le centre de chaque chose est esprit, puisqu'il tient son origine du Verbe. Le principe séparateur d'une chose est sa volonté propre, une détermination de soi-même, puique tout esprit pénètre dans un être conforme à son « désir essentiel ». Les caractères formels des corps (ou nature corporelle) résultent d'une « expérience » qui est l'œuvre de la volonté propre, car le centre de chaque chose, en tant que réfraction individuelle du Verbe proféré, se profère à son tour et développe des caractères distinctifs, à la manière du Verbe divin.*

6. *Si cette profération individuelle n'était point l'effet d'une volonté libre, la parole se verrait entravée et subirait une contrainte, rendant impossible le désir et la joie du désir. Le Verbe aurait un commencement et une fin, ce qui n'est pas le cas. Il est le souffle même de l'Abîme-sans-fond et une différenciation du Silence éternel, une division de Lui-même. Dans Sa divisibilité et dans Sa distinction, Il garde son carac-*

tère de volonté propre. Il est une profération de Lui-même au second degré et c'est-là l'origine de la nature et de la vie créée. C'est de là que chaque chose tient sa volonté propre, et c'est pourquoi chaque chose se donne une forme, une vie et un mouvement qui procèdent de sa propre expérience, puisqu'elle est reliée par son centre à l'Expérience totale, qui est le Mysterium Magnum, *Mère de tous les êtres.*

7. *Nous en avons la preuve en observant la terre, dont la matière, en son principe, provient d'une différenciation de nature spirituelle du souffle divin. La Parole différenciée, pourvue de Sa volonté propre, a assumé les déterminations de l'Etre et, pourvue de ces déterminations ou impressions, Elle détermine l'impressionnabilité de l'Essence : c'est cette impressionnabilité qui fournit les attractions et les répulsions du désir, grâce auquel les qualités de la volonté différenciée produisent les corps, conformément aux trois principes de la manifestation divine.*

8. *Cette origine explique que la terre ait de si nombreux corps, bons et mauvais : terre, sels, pierres, métaux, mélangés dans le sein de la terre, de même que les trois principes sont intimement mêlés et ne constituent qu'un seul être, n'étant distincts que par leurs centres. Chaque centre est en effet une modalité de la théophanie, qui promulgue son propre verbe et se forge sa propre nature, mais ils procèdent tous trois de l'Un éternel.*

9. *Le premier centre est exhalé directement par l'Abîme sans-fond. C'est Dieu proférant Son Verbe, Se déterminant et S'éprouvant Lui-même, c'est Dieu en trois personnes, qui Se produit et S'exprime dans Sa puissance.*

Jacob Bœhme,
Traduit de l'allemand par Yves Millet.

(A suivre)

LES DERNIERS HAUTS GRADES DE L'ÉCOSSISME ET LA RÉALISATION DESCENDANTE

COMME nous l'avons signalé dans notre dernier article (1), la relation établie par René Guénon entre les trois derniers degrés de la Maçonnerie écossaise et la réalisation descendante, pose quelques questions qui intéressent présentement les Maçons d'esprit traditionnel. Tout d'abord, il s'agit de savoir si la dite relation implique l'affirmation de l'existence d'une initiation à la réalisation descendante dans le cadre de la Maçonnerie, ou tout au moins dans le régime écossais. Cette question est, à vrai dire, subordonnée à une autre de caractère principiel : existe-t-il une notion traditionnelle d'initiation en vue de la réalisation descendante ? Nous laisserons donc de côté, pour le moment, le cas de l'initiation maçonnique, et nous tâcherons d'éclaircir ce point sur un plan traditionnel plus général.

A cet égard, comme c'est René Guénon qui a formulé la notion même de « réalisation descendante », c'est à son exposé que nous devons nous adresser en premier lieu, pour voir si cette notion doctrinale est liée, chez lui, à celle d'une initiation correspondante. Cet exposé montre tout d'abord que le processus de cette phase de la réalisation suppose l'accomplissement préalable de la phase « ascendante » ; ensuite, il précise que la phase « descendante » n'échoit qu'à certains des êtres qui ont atteint le terme suprême de la « montée », dont le cas est de l'ordre proprement « avatârique ». Mais René Guénon ne précise pas par quelle discrimination et initiative est provoqué la « redescente » de ces êtres (2). Or ce point est en rapport direct avec notre sujet, car la discrimination et l'initiative en question correspondent au fond à une « initiation » pour la phase descendante. Par

1. *Un texte du Cheikh el-Akbar sur la réalisation descendante*, Etudes Traditionnelles, avril-mai 1953.

2. Il mentionne incidemment (*Initiation et Réalisation Spirituelle*, p. 227) que les Prophètes et les *Avatâras* « sont mis en présence de la « mission qu'ils ont à accomplir », mais ne donne pas d'autre précision.

contre, le texte du Cheikh el-Akbar, dont nous avons donné la traduction, traite assez explicitement de ce point, selon la perspective islamique, et cela nous permet de compléter ici, fort opportunément, l'enseignement de René Guénon. Il est à peine besoin de faire remarquer que, au degré où se situent ces choses, les données islamiques, malgré leur forme particulière, ont une signification tout à fait universelle. D'après ces données, le « renvoi vers les créatures », qui correspond à l'inauguration de la phase descendante de la réalisation, est un pur attribut et même un privilège d'Allah, qui, dans le cas d'un *rasûl*, ou d'un *nabî*, comporte l'intervention d'un ange, lui-même identifié au principe divin, et, dans le cas du *wârith*, s'exprime par un « dévoilement ou manifestation divine » (*tajallî ilâhî*) (1), qui se situe nommément au même degré divin. Ce sont des manifestations de cet ordre (quels que soient du reste les supports qu'elles prennent dans notre monde), annonçant le choix d'Allah et conférant la « mission », qui constituent ce qu'on peut appeler proprement « l'initiation pour la descente ». L'idée d'une « initiation » en cette matière est tout à fait adéquate, car la réalisation qui lui correspond est le développement du « germe » divin déposé dans l'être missionné par la Parole d'Annonciation et d'Investiture (2). Cette initiation pour la redescente est

1. Il ne s'agit pas d'une « manifestation » divine en général (les *tajalliyyât* ont des espèces innombrables), mais d'une manifestation bien déterminée, conférant explicitement la « mission » et ses pouvoirs. C'est ce qui résulte du reste du texte même de Cheikh el-Akbar, là où il est question du cas d'Abû Yazid al-Bistâmi : « contraint » (*majbûr*) au « retour vers les créatures », pour lequel il avait reçu les attributs de sa fonction, il s'évanouissait, et alors la Voix qui l'avait « envoyé » demanda qu'on le ramène (il faut ajouter que, d'après les données connues, Abû Yazid, qui avait été « envoyé » à titre d'épreuve une première fois avec des attributs de majesté et de gloire, fut envoyé efficacement une deuxième fois, mais avec des attributs d'humilité et de pauvreté : il est du reste un des chefs des *Malâmiyyah*, les Gens du Blâme). Notons aussi que dans le cas où l'être a le choix (*ikhtiyâr*) entre le « retour » et l' « arrêt », ce qui fut le cas cité, d'Abû Madyan, il s'agit encore d'une proposition explicite faite par l'acte de *tajalli*. On connaît encore des cas de « proposition de choix », soit lors d'une mission (et à cet égard on peut se rappeler que Shâkya-Muni eut aussi à choisir entre la fonction de *Bouddha* et celle de *Chakravarti*) soit, selon le hadith, lors de la mort de tout prophète. Seyyidnâ Mohammad eut à choisir, lui-même, avant sa mort, entre la persistance sur terre et « la rencontre avec le Compagnon Suprême ».

2. Comme on peut le voir dans le cas du Prophète de l'Islam, la visite de l'Ange Gabriel a même les caractères intelligibles d'un « mariage transcendant » (analogue, bien que situé dans une toute autre perspective, à celui avec la Vierge), dont le fruit devait être le Coran (qui est lui-même le Verbe divin contenant la Loi révélée). Du reste, les premières paroles de la révélation que nous avons citées dans notre commentaire du texte du Cheikh el-Akbar, expriment au fond la même idée : il s'agit que le Prophète « prononce » les paroles révélées « au nom du Seigneur qui a créé l'Homme (Universel) », identique au Coran, « d'une goutte de sang coagulé », forme première du Verbe ensemencé, particularisée par la « coagulation » que comporte la « descente » (cf. René Guénon, *La Grande Triade*, ch. XIV), dont procédera

même, dans un sens, d'un type plus primordial que celui de l'initiation pour la montée, car la réalisation qu'elle engendre reproduit dans le sens direct l'action primordiale du Verbe dont procède la manifestation, et à laquelle s'applique proprement le symbolisme védique du « sacrifice de *Mahâ-Purusha* », alors que la réalisation ascendante reproduit cette action dans le sens inverse, son point de départ étant la manifestation.

Telles sont, en peu de mots, les constatations que nous pouvons faire, sur un plan traditionnel plus général, concernant l'accès à cette phase de la réalisation initiatique. On se rend compte facilement que les moyens de l'initiation ordinaire n'ont rien à chercher ici. Ajoutons qu'on ne connaît nulle part et d'aucune façon qu'une organisation initiatique ait jamais prétendu conférer une initiation de cet ordre, ce qui reviendrait en somme à la prétention de conférer des missions divines, qu'elles soient de caractère proprement légiférant ou autres (1).

Nous reviendrons maintenant au cas maçonnique, ou plutôt à la mention qu'en a faite René Guénon. Rappelons tout d'abord les termes mêmes employés par lui. C'était dans un contexte où il était question du cas du *Bodhisattwa*. Chez celui-ci, tout le symbolisme de sa vie « lui confère, depuis son début même, un caractère proprement « avatârique » (2), c'est-à-dire la montre effectivement comme une « descente » (c'est le sens propre du mot *avatâra*) par laquelle un principe, ou un être qui représente celui-ci parce qu'il lui est identifié, est manifesté dans le monde extérieur, ce qui, évidemment, ne saurait en aucune façon altérer l'immutabilité du principe comme tel ». Ici, René Guénon mettait une note qui est au « lieu » de notre sujet : « On pourrait encore dire qu'un tel

la Forme prophétique mohammadienne dans toute son universalité ; la relation immédiate du Calame, symbole masculin, dont la fonction est d'inscrire la Science divine sur la Table Gardée, symbole féminin, représentée ici par l'être du Prophète, vient appuyer notre interprétation. On peut remarquer à l'occasion que, si l'initiation participe d'un symbolisme nuptial, on peut dire aussi que, en sens inverse, le mariage participe d'un symbolisme d'initiation.

(1) Nous parlons donc ici, seulement de « missions » ou « fonctions » coïncidant avec une « réalisation descendante », car il y en a évidemment qui n'impliquent point une telle réalisation initiatique, et c'est même là, peut-on dire, le cas de toutes celles qu'on connaît ordinairement, soit dans l'ordre initiatique soit dans l'ordre exotérique, qu'elles soient purement spirituelles ou politiques.

(2) Il convient donc, en vérité, de faire une distinction entre les êtres qui « descendent », et accomplissent ainsi leur réalisation descendante, par leur naissance même dans ce monde, et les autres missionnés divins, qui ne reçoivent un caractère « descendant » qu'après une « montée » accomplie pendant leur vie terrestre. C'est en cela du reste que consiste principalement la différence entre l'*Avatâra* et le Prophète, et de là découlent les caractères spécifiques des Révélations dont ils sont les supports.

être, chargé de toutes les influences spirituelles inhérentes à son état transcendant, devient le « véhicule » par lequel ces influences sont dirigées vers notre monde ; cette descente des influences spirituelles est indiquée assez explicitement par le nom d'*Avalokitêshwara*, et elle est aussi une des significations principales et « bénéfiques » du triangle inversé. Ajoutons que c'est précisément avec cette signification que le triangle inversé est pris comme symbole des plus hauts grades de la Maçonnerie écossaise ; dans celle-ci, d'ailleurs, le 30e degré étant regardé comme *nec plus ultra*, doit logiquement marquer par là même le terme de la « montée », de sorte que les degrés suivants ne peuvent plus se référer proprement qu'à une « redescente », par laquelle sont apportées à toute l'organisation initiatique les influences destinées à la « vivifier » ; et les couleurs correspondantes, qui sont respectivement le noir et le blanc, sont encore très significatives sous le même rapport » (1). On voit ainsi que la correspondance entre les derniers degrés de l'Ecossisme et la « redescente » est venue par le biais du symbolisme, non par un abord direct de la question de l'initiation que nécessiterait cette phase de la réalisation. De plus, René Guénon ne parle en somme textuellement que d'une « référence » de ces grades à une « redescente », sans affirmer aucunement que l'attribution des grades en question conférerait l'initiation nécessaire pour cette phase initiatique. Cette note n'est peut-être pas assez explicite en elle-même pour éviter une méprise, mais le contexte est tout de même assez clair : René Guénon parlait à cet endroit d'un cas avatârique, et, du reste, dans toute son étude, il n'a envisagé que de tels cas, comme encore ceux, analogues, du *rasûl* et du *nabî* (2). En tout état de cause, c'est seulement à des êtres ayant déjà réalisé leur

1. « *Initiation et réalisation spirituelles* », p. 223.

2. Comme nous l'avons noté dans notre précédent article, le cas de redescente du *walî* même n'est pas exclu absolument, mais en quelque sorte « réservé », dans l'exposé de René Guénon. Notre interprétation sur ce point n'est nullement forcée et la meilleure preuve qu'il admettait parfaitement la possibilité de redescente en dehors des cas proprement avatâriques et prophétiques, est le fait que lui-même mentionne, dans la dernière note de son étude (*op. cit.*, p. 228), le cas de Dante considéré comme « redescendu du Ciel ». D'autre part, dans la *Grande Triade* (p. 100), il cite dans le même ordre d'idées, à propos du *Rorate Coeli desuper, et nubes pluant Justum* d'Isaïe XLV, 8, le cas du « Juste » comme « médiateur » qui « redescend du ciel en terre », ou comme être qui, « ayant effectivement la pleine possession de sa nature céleste, apparaît en ce monde comme l'*Avatâra* ». Le cas de tels awliyâ pourrait entrer, du reste, dans ce que le Cheikh el-Akbar appelle la *Nubuwwah Ammah*, la Prophétie Générale, avec laquelle s'identifie la *Wilâyah*, la Sainteté, dans son sens le plus haut, et qui ne comporte pas d'attribut légiférant (*tachrî'*) mais seulement les « sciences » (*'ulûm*) et les « notifications » (*ikhbârât*) divines ; d'autre part, c'est seulement l'utilisation d'une qualification terminologique spéciale qui permet de déterminer parmi les *awliyâ* ceux qui constituent les cas de « missionnés » : cette qualification

identité principielle qu'il pouvait penser à ce propos, car ceux-là seulement peuvent être « mis en présence d'une mission divine qu'ils ont à accomplir » ; l'attribution d'une mission exige en effet que le mandant et le mandaté se trouvent, à un certain égard, à un même degré. Disons encore, par un simple souci de symétrie logique, quelque excessif qu'il puisse paraître ici, que si l'organe initiateur est situé au degré de la simple « virtualité » de sa propre fonction, comme c'est trop évidemment le cas dans la Maçonnerie présente, il ne saurait avoir le rôle d'attribuer des « missions » de ce caractère transcendant et proprement avatârique, dont le contrôle lui échapperait par la force des choses, et, sous ce rapport, il est indifférent que le récipiendaire soit un être ayant déjà atteint l'identité principielle, ou au contraire quelqu'un qui n'a aucune réalisation spirituelle, même de l'ordre le plus élémentaire.

Il nous reste à éclaircir un dernier point. Dans le texte de René Guénon une phrase dit que, par la « redescente » à laquelle se réfèrent les degrés ultérieurs au 30e, « sont apportées à toute l'organisation initiatique les influences spirituelles destinées à la vivifier ». Cela établit un rapport direct et précis entre l'organisation initiatique qui possède ces grades et les influences spirituelles que comporte une « réalisation descendante ». Alors, on se demande quelle est la relation qui subsiste entre les dits grades et une telle réalisation, alors que nous avons conclu qu'il ne peut s'agir là de l'initiation que cette réalisation nécessite. Il y a, à cet endroit, plus précisément, deux questions ; Quelle signification reste-t-il à attribuer au symbolisme « descendant » constaté pour les trois derniers degrés de l'Ecossisme ? Si ce symbolisme est propre aux dits grades (1), quelle est la chose conférée par ceux-ci ?

La réponse à ces questions ne saurait être trouvée, ni facilement ni complètement, parce que les choses dont il s'agit sont en rapport avec des points réellement énigmatiques concernant l'origine et la nature de l'initiation maçonnique ou tout au moins des hauts grades superposés à la « Maçonnerie bleue ». Néanmoins, il nous semble qu'on peut tenter quelques vues, à l'aide de la méthode du symbolisme, et en tenant compte de diverses données traditionnelles concernant les hiérarchies initiatiques.

est celle de la *Wirâthah*, l'Héritage, qu'utilise en fait le Cheikh el-Akbar. Ainsi donc toute la différence constatée se réduit, au fond, à une question de précision terminologique.

1. Il est utile de noter que le régime de 33 grades n'est pas, ou n'a pas été partout le même ; quelquefois le 33e est le *Kadosh*, mais cela ne peut être que le résultat d'une de ces altérations dont on a tant d'exemples. Par ailleurs, le triangle inversé ne se trouve pas mentionné dans tous les manuels parmi les attributs des trois derniers degrés. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Toute organisation initiatique reproduit, plus ou moins explicitement, dans sa hiérarchie de grades, soit effectifs, soit simplement symboliques, la figure d'un centre spirituel. Ce centre est naturellement celui dont cette organisation procède immédiatement et auquel elle reste toujours, consciemment ou non, attachée et subordonné, ainsi que toute la forme traditionnelle correspondante. Celui-ci est lui-même une figure du Centre Suprême dont émanent et dépendent, d'une façon plus ou moins directe, les centres particuliers de chacune des formes traditionnelles existantes. Au sommet de ce dernier, ainsi que l'a exposé René Guénon dans son *Roi du Monde*, se trouvent les trois fonctions suprêmes, du *Brahâtmâ* et de ses deux assesseurs, le *Mahâtmâ* et le *Mahânga*, qui régissent chacun l'un des « trois mondes » (qui constituent le *Tribhuvana* de la tradition hindoue). Ce ternaire de fonctions a sa correspondance dans la hiérarchie supérieure de tout centre spirituel d'une tradition particulière. René Guénon en a signalé le fait dans le cas du Lamaïsme, dont les trois fonctions du *Dalaï Lama*, du *Tachi-Lama* et de *Bogdo Khan* sont assez visibles dans le monde extérieur. On peut citer dans le même ordre, le cas de la tradition islamique où le sommet de la hiérarchie spirituelle, ici purement ésotérique, est occupé par le *Qutb*, le Pôle, et ses deux Imâms, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, régissant respectivement le *Malakût* et le *Mulk* (1).

Ces fonctions, envisagées tant dans l'ordre de la tradition universelle que dans l'ordre des traditions particulières, étant les plus élevées que comporte la hiérarchie initiatique normale, et par lesquelles sont véhiculées les influences spirituelles dans les domaines qui leur correspondent, apparaissent comme des cas de réalisation descendante, mais il est utile de procéder à un examen plus spécial pour faire ressortir clairement cette conclusion. Ainsi, pour ce qui est d'une tradition particulière comme l'Islam, les fonctions de ce genre sont naturellement représentées par des *Awliyâ* (sing. *Walî*) en tant qu'« héritiers » du Prophète dont procèdent toutes les fonctions traditionnelles de l'Islam, et le *Qutb*, par exemple, est l'Héritier prophétique par excellence, car cette fonction fut à l'origine proprement celle du Prophète dont les Imâms étaient Omar et Abû Bakr. Mais ce qui est intéressant dans l'ordre de la tradition universelle, c'est que, d'après le Cheikh el-Akbar (*Futûhât*, ch. 73), le Pôle islamique et ses Imâms ne sont que des représentants

1. Un autre cas est celui de la tradition chinoise, avec l'Empereur, dans sa fonction de Médiateur entre le Ciel et la Terre, et ses deux Conseillers, de droite et de gauche, à une époque où les détenteurs de ces fonctions étaient réellement identifiés aux principes qu'ils représentaient dans le domaine de leur tradition.

de certains prophètes vivants qui constituent la hiérarchie fondamentale et perpétuelle de la tradition dans notre monde. Cette correspondance est indiquée selon une configuration spéciale de la hiérarchie supérieure islamique, dans laquelle le Pôle et les deux Imâms sont comptés dans le quaternaire des *Awtâd*, les Piliers, fonctions sur lesquelles repose l'Islam et dont les positions symboliques sont aux quatre points cardinaux. Ces *Awtâd* sont les « vicaires » (*nuwwâb*, sing. *nâib*) des quatre prophètes que la tradition islamique générale reconnaît comme n'ayant pas été atteints par la mort corporelle : Idrîs (Hénoch), Ilyâs (Elie), Aïssa (Jésus) et Khidr. Les trois premiers sont proprement des *rusul*, c'est-à-dire des « législateurs », mais qui n'ont plus le rôle de formuler quelque loi nouvelle du fait que le cycle légiférant est fermé avec la révélation mohammadienne. Le quatrième, Khidr, au sujet duquel il y a communément divergence quant à savoir s'il est un « prophète » (*nabî*) ou un saint (*walî*), correspond d'après le Cheikh el-Akbar à une fonction de Prophétie générale qui, par définition normale du reste, ne comporte pas d'attribut légiférant (1). Ces êtres, ou plutôt ces fonctions, sont les Piliers (*al-Awtâd*) de la Tradition Pure (*ad-Dînu-l-Hanîfî*) qui est évidemment la Tradition primordiale et universelle avec laquelle l'Islam s'identifie en son essence. Il faut ajouter que si ces fonctions primordiales sont désignées ainsi par des Prophètes qui ne sont apparus que dans le cours du cycle humain actuel, ce n'est là chez le Cheikh el-Akbar, qu'une façon d'appuyer, par des faits reconnus par la tradition islamique en général, l'affirmation de l'existence d'un Centre suprême hors de la forme particulière de l'Islam et au-dessus du centre spirituel islamique. Sans préciser (du moins à l'endroit des *Futûhât* auquel nous nous rapportons) quelles sont leurs positions hiérarchiques, le Cheikh el-Akbar dit que de ces quatre, l'un est *Qutbu-l-Alami-l-Insânî* (le Pôle du Monde Humain) et *Majlâ-l-Haqq* (le Lieu Théophanique, ou la Manifestation de la Vérité divine), titres qui correspondent assez littéralement au « Roi du Monde » régissant le *mânava-loka*, et deux en sont les Imâms ; tous ensemble constituent un quaternaire qui correspond aux quatre *Arkân* (Angles ou Appuis) du Temple de la Tradition (dont la *Kaabah* est un symbole). Cette façon imprécise d'exprimer les choses s'explique sans doute par le fait que les quatre principes universels que ce quaternaire représente sont dans leur réalité essentielle un seul, qui est

1. Cette Prophétie est celle des « Sciences et des Notifications divines » dont nous avons fait mention dans une note précédente, mais, de plus, Khidr a un caractère spécial de fonction directrice pour des cas spirituels toujours particuliers et exceptionnels. Nous espérons pouvoir traiter de la question de Khidr dans une étude spéciale.

le Verbe Universel résidant au centre du Monde humain, et que lorsque ce principe unique manifeste ses attributs par les quatre fonctions primordiales qui apparaissent alors comme l'expression de quatre principes, tous ces principes interviennent dans chacune des dites fonctions, mais seulement dans des proportions et sous des rapports différents, de sorte qu'on ne peut leur assigner une répartition rigoureusement systématique et exclusive (1). Il nous semble que, en dehors d'autres raisons plus particulières d'ordre cyclique, c'est là que réside aussi, au fond, l'explication des assimilations et des interchangements que l'on constate fréquemment entre les entités qui représentent ces fonctions prophétiques : Ilyâs identifié à Idrîs, et c'est le Cheikh el-Akbar lui-même qui fait cette identification dans ses *Fuçûçu-l-Hikam* ; Khidr assimilé à Ilyâs ; Khidr, encore, identifié au Pôle Suprême, comme on le trouve chez Abdu-l-Karîm al-Jîlî dans son *Al-Insânu-l-Kâmil*, chap. 57 (2) ; enfin Idrîs qui préside aux sciences cosmologiques, car il est identifié aussi à Hermès, siégeant au ciel du Soleil au lieu de celui de Mercure, et changeant ainsi de place avec Aïssa qui préside aux sciences purement spirituelles.

Mais quoi qu'il en soit des positions que peuvent occuper ces quatre Prophètes dans la hiérarchie suprême de la tradition, comme ils sont nécessairement des cas de réalisation descendante, le Pôle islamique et ses deux Imâms, ou encore les quatre *Awtâd*, qui leur correspondent d'une façon ou d'une autre, doivent l'être également (3), et la même situation doit se trouver dans la hiérarchie des centres spirituels des autres formes traditionnelles. C'est là un premier point que nous voulions établir sous le rapport des correspondances.

M. VALSAN.

(*A suivre*).

1. On pourrait comprendre cette situation par analogie avec ce qui existe dans le domaine de la manifestation grossière, où les quatre éléments se trouvent, en fait, tous réunis dans chaque point du monde corporel, mais dans des proportions différentes, ce qui entraîne selon les cas, la prédominance tantôt de l'un de ces éléments, tantôt de l'autre.

2. Chez ce Maître, Khidr est le Pôle Unique et Totalisant, le Roi des *Rijâlu-l-Ghaib*, les Hommes de l'Invisible, qui sont les êtres les plus connaissants au sujet d'Allah, dont la cité se trouve dans la Terre du Sésame (*Ardu-s-Simsimah*), cette terre qui fut étalée du Reste de la Boue dont fut fait Adam, la Terre Blanche restée inaltérée dans sa nature primordiale, qui est le séjour des Prophètes, des Envoyés divins et des Saints où les hommes s'entretiennent avec les Anges.

3. Puisqu'on peut vérifier la chose dans certains des cas de « renvoyés » mentionnés par le Cheikh el-Akbar dans le texte traduit par nous, disons encore que d'après cette même autorité de l'ésotérisme islamique, Abû Yazîd al-Bistâmî a été finalement Pôle, et qu'Abû Madyan a été de son côté, en son temps, un des Imâms (il devint lui-même Pôle « une heure ou deux avant de mourir »).

« JE SUIS LA PORTE »

Considérations sur l'iconographie du portail d'église roman

I

Un sanctuaire est comme une porte s'ouvrant sur l'au-delà ou sur le Royaume de Dieu. Dès lors, la porte du sanctuaire résume à son tour, et sous le même rapport symbolique, la nature du sanctuaire entier (1). C'est ce qu'exprime l'iconographie traditionnelle du portail d'église, notamment celle du portail roman ou du portail gothique encore proche du roman.

Le portail d'église de cette époque constitue par sa seule forme architecturale une sorte de résumé de l'édifice sacré, puisqu'elle combine les deux éléments de la porte et de la niche, cette dernière étant morphologiquement analogue au chœur de l'église, dont elle reflétera le décor figural.

Du point de vue constructif, la combinaison de la porte et de la niche a pour but l'allègement du poids qui repose sur le linteau de la porte : la plus grande épaisseur du mur est ainsi déchargée sur les voussures de la niche et, par elles, sur les pieds-droits des ébrasements. Or, cette combinaison de deux formes architecturales, dont chacune comporte une certaine qualité sacrée, a entraîné la coïncidence des ensembles iconographiques qui se rattachent organiquement à ces formes et qui véhiculent, sous le vêtement de symboles chrétiens et en concordance avec eux, une sagesse cosmologique primordiale.

Dans toute architecture sacrée, la niche est une forme du « Saint des Saints », du lieu de l'épiphanie divine, que celle-ci soit représentée par une image dans la niche ou par un symbole abstrait, ou qu'elle ne soit suggérée par aucun signe surajouté à l'architecture. C'est là la signification de la niche dans l'art hindou, dans l'art bouddhique et dans l'art perse ; elle gardera

1. Parfois la forme architecturale d'un sanctuaire se réduit à celle du portail ; c'est le cas des *torii* japonais qui marquent un lieu sacré.

cette fonction dans la basilique chrétienne et même dans l'art islamique, où on la retrouve sous la forme du *mihrâb*, de la niche de prière. La niche est l'image réduite de la « caverne du monde »; sa voûte correspond à celle du ciel, comme le dôme, tandis que ses pieds-droits correspondent à la terre, comme la partie cubique ou rectangulaire du temple (1).

Quant à la porte, qui est essentiellement un passage d'un monde à un autre, son modèle cosmique est d'ordre cyclique et temporel plutôt que d'ordre spatial ; aussi les « portes célestes », c'est-à-dire les portes solsticiales, sont-elles avant tout des portes dans le temps ou des césures cycliques, leur fixation dans l'espace étant secondaire (2). Le portail à niche combine donc, par la nature même de ses éléments, un symbolisme cyclique ou temporel avec un symbolisme statique ou spatial.

Ce sont là les données constantes sur lesquelles se fondent les grandes synthèses iconographiques des portails d'églises médiévaux. Chacun de ces chefs-d'œuvre de l'art chrétien dégage, par un choix souverain de compossibles iconographiques, certains aspects de ce riche complexe d'idées, dont il sauvegarde toujours l'unité interne, selon la loi qui vaut que « le symbolisme surajouté soit conforme au symbolisme inhérent à l'objet » (3) : Tout le décor sculptural ou peint se rattache à la signification spirituelle de la porte, qui à son tour s'identifie à la fonction du sanctuaire et par là même à la nature de l'Homme-Dieu ; celui-ci dit de Lui-même : « Je suis la porte, si quelqu'un entre par Moi il sera sauvé » (Jean, X.9).

Par ce qui suit, nous décrirons quelques exemples du portail d'église roman, très différents les uns des autres par leurs iconographies et par leurs modalités artistiques.

* * *

Le portail du transept nord de la cathédrale de Bâle, communément appelé « portail de Saint-Gall (selon le patronyme de la

1. Cf. René Guénon : *Le symbolisme du dôme*, dans *Etudes Traditionnelles*, oct. 1938 ; voir aussi, du même auteur : *La sortie de la caverne*, *ibid.*, avril 1938, et *Le dôme et la roue*, *ibid.*, nov. 1938. Les contours de la niche reproduisent d'ailleurs le plan de la basilique rectangulaire avec l'hémicycle de l'abside. L'analogie entre le plan du temple et la forme du porche se trouve encore mentionnée dans un ouvrage hermétique paru en 1616, *Les Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz* de Jean-Valentin Andreae. Paris, Chacornac frères, 1928 (1re traduction française).

2. On sait que les points solsticiaux se déplacent sur le ciel des étoiles fixes, dont ils font le tour en 25.920 ans ; ils déterminent cependant les directions cardinales et par là même toute mesure constante de l'espace.

3. Cf. Frithjof Schuon : *De l'Unité transcendante des Religions*, Ch. IV, *La Question des Formes d'Art*, p. 84.

chapelle contigüe), est une œuvre du plus pur style roman, dont elle possède l'équilibre statique et la sereine présence corporelle. A première vue, son iconographie est si complexe que certains ont voulu y voir un amalgame de fragments provenant d'une construction précédente, détruite par l'incendie de 1185. Nous verrons cependant que la composition des images se révèle parfaitement cohérente, dès qu'on la rapporte au symbolisme de la porte même.

Enumérons d'abord les principaux éléments du décor plastique : Le tympan est dominé par l'image du Christ assis entre saint Pierre et saint Paul, qui intercèdent auprès de Lui pour leurs protégés, le donateur et le constructeur du portail (1). Le Christ porte l'étendard de la résurrection dans sa droite et le livre ouvert dans sa gauche. C'est à cette image du Christ victorieux et juge que se rattache aussi, comme à un centre idéal, le groupe des quatre évangélistes, dont les effigies, surmontées des quatre animaux apocalyptiques, l'homme ailé, l'aigle, le lion et le veau, sont sculptées dans les pieds-droits de la porte de manière à faire corps avec les angles des ébrasements. (Pour la vue d'en face, ces sculptures sont à demi-couvertes par les colonnettes placées dans les coins des ébrasements). Cette composition, qui rappelle le décor pictural de certaines absides, est rendue plus complexe par l'adjonction d'une seconde image du Christ au linteau de la porte ; Il y est représenté comme l'époux divin qui ouvre la porte aux vierges sages, tout en tournant le dos aux vierges folles.

Le portail proprement dit est encadré par une sorte de porche extérieur, fait de pavillons superposés et que certains ont comparé au revêtement architectural d'un arc de triomphe romain. Dans deux pavillons plus grands que les autres, aux deux côtés de l'arc majeur de la niche, sont placées les statues de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Evangéliste. Leur couple traditionnel se rapporte également à l'image du Christ dans le tympan, comme l'alpha et l'oméga des idéogrammes se rapportent au symbole christique. Au-dessus de ces deux statues, et dans d'autres pavillons du porche extérieur, se situent deux anges sonnant la trompette de la résurrection ; à côté d'eux, des hommes et des femmes sortent de leurs tombeaux et mettent leurs vêtements (2). En dessous des deux saints Jean, et à la hauteur des pieds-droits du portail, six autres pavillons ou

1. Le donateur est présenté, par un ange, à saint Paul. L'artiste est agenouillé à côté de saint Pierre.
2. Ce qui signifie qu'ils « revêtent » leurs nouveaux corps.

tabernacles contiennent des reliefs représentant les œuvres de charité.

A ces principaux éléments du décor figural s'ajoutent des ornements à formes animales et végétales dont nous reparlerons plus loin.

Un certain équivoque de l'iconographie résulte du fait que saint Jean l'Evangéliste s'y trouve représenté deux fois, d'une part dans le groupe des quatre évangélistes aux pieds-droits du portail et d'autre part, en opposition symétrique avec saint Jean-Baptiste, à côté de l'archivolte. Cet illogisme apparent s'explique cependant aisément par l'appartenance du même personnage à deux ensembles iconographiques distincts, qui se rattachent respectivement à l'aspect statique — ou spatial — et à l'aspect cyclique — ou temporel — du symbolisme de la porte. En effet, le quaternaire des évangélistes correspond symboliquement aux quatre piliers — ou angles — sur lesquels se fonde l'édifice sacré, car les évangélistes représentent les supports « terrestres » de la manifestation du Verbe et s'identifient de ce fait non seulement aux « angles » de l'Eglise (1), mais aussi, par analogie, aux fondements du cosmos entier, à savoir les quatre éléments et leurs principes subtils et universels. Cette analogie a son expression figurale la plus ancienne et la plus directe dans le décor pictural de certains dômes, où l'image du Christ Pantocrator domine le milieu de la coupole, tandis que celle-ci est supportée par les portraits ou les symboles des quatre évangélistes, disposés sur les trompes qui relient la coupole aux angles de l'édifice (2) : si la terre dépend du Ciel, ou le cosmos de son Principe divin, celui-ci doit néanmoins s'appuyer sur l'ordre terrestre ou cosmique pour s'y manifester en mode particulier, dans sa « descente » salvatrice. C'est ce rapport ontologique qu'exprime, par la nature même des choses, l'ordre statique du temple, dont nous retrouvons comme le schéma réduit dans les éléments du portail, où le tympan correspond au dôme et les quatre piliers des pieds-droits aux quatre angles de l'édifice.

A l'aspect « statique » du symboliquement spatial du cosmos

1. D'une manière générale, les apôtres sont identifiés aux « piliers » de l'Eglise, selon la description de la Jérusalem céleste, dont les murs sont fortifiés de douze piliers portant les noms des apôtres (Apocalypse, XXI, 14) ; la Jérusalem céleste est le prototype du temple chrétien. Le thème iconographique des évangélistes faisant corps avec les piliers du portail se retrouve en maints autres portails romans, en France et en Lombardie.

2. Ainsi par exemple dans l'église de San Vittorio in Ciel d'Oro, dont la coupole à mosaïque date du Vᵉ siècle. Cette église est aujourd'hui intégrée dans le complexe de la basilique de saint Ambroise, à Milan.

ou de la révélation divine — s'oppose en un certain sens son aspect cyclique et temporel, que symbolisent, dans l'iconographie présente, les deux saints Jean, le précurseur du Christ et l'apôtre de l'Apocalypse, dont les fonctions respectives marquent les termes extrêmes du cycle de la révélation du Verbe divin sur terre, de même que leurs fêtes, situées aux environs du solstice d'hiver et du solstice d'été, correspondent aux deux « points de virement » du soleil, qui est lui-même l'image cosmique de la Lumière « qui illumine tout être venant dans ce monde » (*Jean*, I.9) (1). L'analogie des deux saints Jean avec les deux solstices est suggérée, dans le portail de Saint-Gall, par leur position aux deux extrémités de l'archivolte, que l'iconographie de maints portails contemporains, ornés des signes zodiacaux, identifie au cycle céleste.

Les deux solstices sont appelés « portes » (*januae*), parce que c'est par eux que le soleil « entre » dans la phase ascendante ou dans la phase descendante de sa marche annuelle, ou parce que deux tendances cosmiques opposées « entrent » par eux dans le milieu terrestre, le symbolisme relativement spatial de la porte traduisant une réalité cyclique et temporelle. Rappelons ici le symbolisme de Janus (2), le dieu protecteur des *collegia fabrorum*, dont l'héritage paraît bien avoir passé aux corporations artisanales du moyen âge. Dans le Christianisme, les deux visages de Janus se sont identifiés aux deux saints Jean, tandis que son troisième visage, la face invisible et intemporelle du dieu, se révéla en la personne du Christ. Quant aux deux clefs d'or et d'argent, que détenait le dieu antique des initiations, elles se retrouvent dans la main de saint Pierre, comme le montre le relief au tympan de notre portail.

La révélation cyclique, disions-nous, implique un ordre inverse de celui de la révélation « statique » et symboliquement spatiale du Verbe, car la première opère une résorption du monde terrestre dans le monde céleste, après la discrimination entre les possibilités susceptibles d'être transformées et celles qui seront rejetées. C'est le jugement auquel se réfèrent certains

1. « ...Il en est ainsi également de l'image où se manifeste la Bonté divine, ce grand soleil qui est toute lumière et dont l'éclat ne cesse jamais, parce qu'il est un faible écho du Bien, et c'est lui qui éclaire tout ce qui peut être éclairé, c'est lui qui possède une lumière débordante et qui déverse sur la totalité du monde visible, à tous les échelons du haut en bas, l'éclat de son propre rayonnement... », Saint Denis l'Aréopagite, *Les Noms Divins*, III, 3, traduit par M. de Gandillac.

2. Cf. René Guénon : *Les Portes solsticiales*, dans *Etudes Traditionnelles*, mai 1938 ; *Le Symbolisme du Zodiaque chez les Pythagoriciens*, *ibid.*, juin 1938 ; *Le Symbolisme solsticial de Janus*, *ibid.*, juillet 1938 ; *La Porte étroite*, *ibid.*, déc. 1938 ; *Janua Coeli*, *ibid.*, janvier-février 1946.

éléments de l'iconographie, comme les anges sonnant de la trompette, et que la parabole des vierges sages et folles, représentée sur le linteau de la porte, rattache directement à l'idée de la porte : le Christ-époux se tient sur le seuil de la porte du Royaume céleste, invitant les unes et refusant l'entrée aux autres. Or, c'est aux pieds de cette image du Christ que se trouve le centre géométrique de toute la construction du portail, qu'on peut inscrire en un cercle divisé par six et par douze (1).

La porte n'est autre que le Christ lui-même ; c'est ce qu'enseignent également les représentations des six œuvres de charité, qui font partie du thème du jugement dernier, selon les paroles que le Seigneur adressera aux élus : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. *Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venu auprès de moi*... En vérité, je vous le déclare, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même... ». Et aux damnés, le Christ dira : « Retirez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel... Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade, et vous ne m'avez pas visité ; j'étais en prison, et vous n'êtes pas venus auprès de moi... » (*Matth.*, XXV, 34-41).

La charité, c'est donc reconnaître le Verbe éternel dans les créatures ; or, celles-ci montrent leur vraie nature en tant qu'elles sont pauvres et indigentes, c'est-à-dire dépouillées de prétention et de pouvoirs propres. Celui qui reconnaît la présence de Dieu dans le prochain, la réalise en lui-même ; c'est ainsi que la vertu spirituelle conduit vers l'union avec le Christ, qui est la Voie et la Porte divine. Ne franchira cette Porte que celui qui est essentiellement devenu lui-même cette Porte, ainsi que l'exprime le mythe du voyage posthume de l'âme selon la

1. Cf. P. Maurice Moullet : *Die Galluspforte des Basler Münsters*, Bâle, 1938. Rappelons que les proportions d'un édifice sacré résultent normalement de la division régulière d'un cercle directeur, image du cycle céleste. Par ce procédé, la proportion, qui affirme l'Unité dans l'espace, est conséquemment rattachée au rythme, qui exprime l'Unité dans le temps. C'est ce qui explique, dans le cas des portails romans, leur harmonie à la fois évidente et irrationnelle : les mesures échappent au principe quantitatif du nombre.

Kaushîtaki-Upanishad : quand l'âme arrive au soleil, celui-ci l'interroge sur son identité, et ce n'est qu'en répondant « je suis Toi » qu'elle entre dans le monde divin. La même vérité se retrouve dans l'histoire du Soufi persan Abû Yazîd al-Bisthâmî dont l'esprit, après la mort, se présente devant Dieu : « Qu'est-ce que tu m'apportes ? » lui demande le Seigneur ; Abû Yazîd énumère ses bonnes œuvres ; aucune d'elles n'est agréée ; finalement il dit : « je T'apporte Toi-même », et c'est alors, seulement, que Dieu le reçoit (1).

Au tympan de notre portail, on voit l'image d'un maître maçon qui est agenouillé devant le Christ et lui offre un modèle de portail ; ainsi il offre au Christ, qui est lui-même la Porte, le symbole du Christ. Ceci exprime non seulement l'essence de toute voie spirituelle, mais aussi la nature de l'art sacré : en retraçant un prototype sacré, qu'il adaptera à telles conditions matérielles, l'artiste s'assimile lui-même à ce prototype ; en l'extériorisant, conformément aux règles transmises, il en réalise l'essence.

II

Pour ce qui est des ornements zoomorphes et végétaux du portail, nous allons les considérer à part afin de les situer dans un cadre plus général, car ils représentent quelque chose comme des réminiscences d'une iconographie plus ancienne, voire préhistorique, dont les formules se sont conservées autant par leur perfection décorative que par l'union organique de l'ornement — c'est-à-dire du symbole surajouté — à la forme architecturale, qui est elle-même un symbole.

Mentionnons d'abord deux motifs dont le caractère chrétien est évident, bien qu'ils apparaissent avant tout dans l'art asiatique : ce sont la roue et l'arbre de vie, deux emblèmes qui ornaient les tympans de portails au haut moyen âge, à une époque où l'on hésitait d'exposer les images de personnes sacrées à l'extérieur des églises. La roue, visiblement analogue à la roue cosmique, est constituée par le monogramme du Christ entouré d'un cercle. Quand la roue comporte six rayons formés par les lettres P et X, ses rayons correspondent aux deux axes reliant les solstices et les équinoxes et à l'axe polaire projetée sur le même plan ; quand elle compte huits rayons, constitués par le monogramme et le symbole de la croix, ses

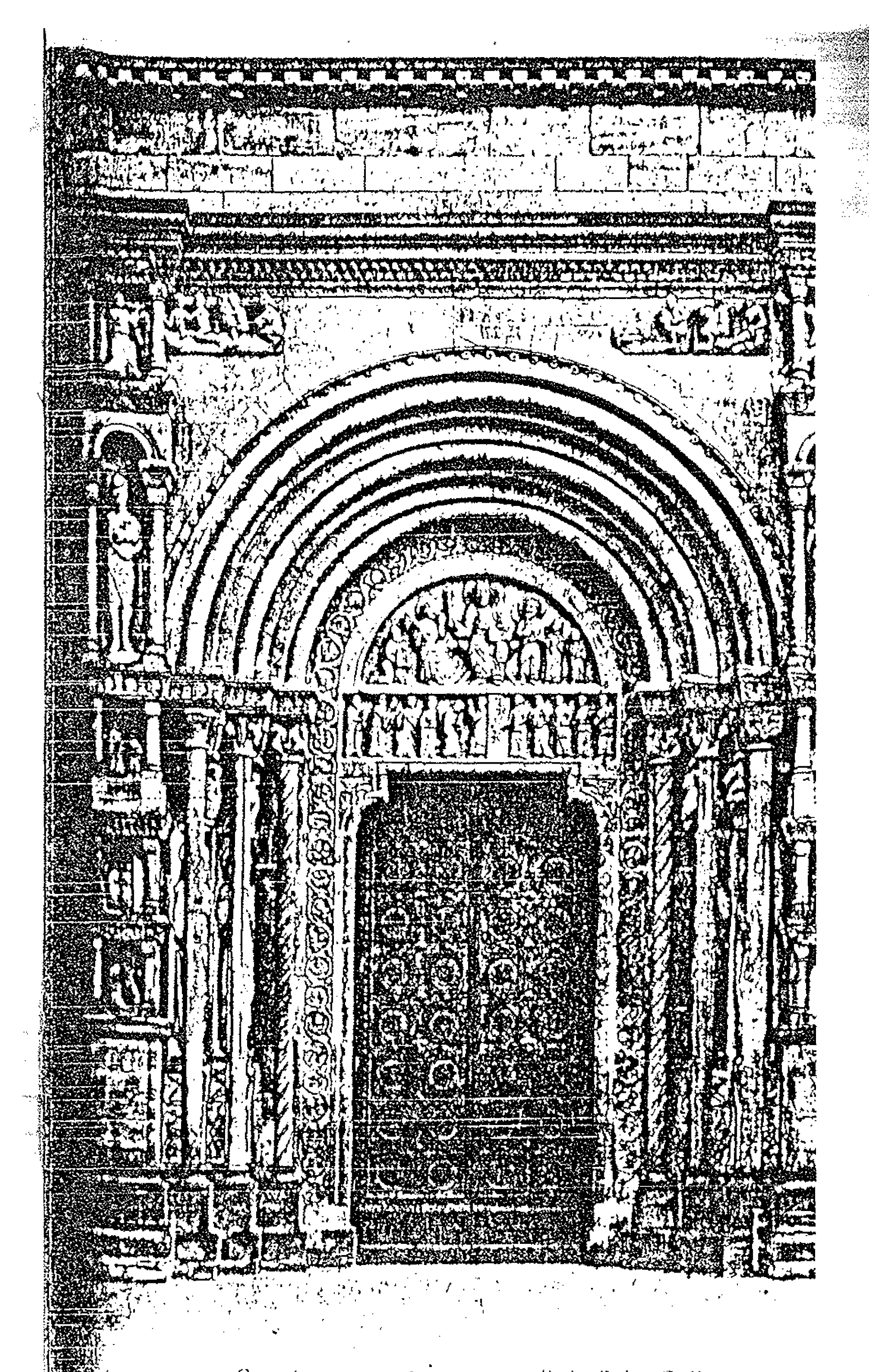
1. Après sa mort, Abû Yazîd al-Bisthâmî apparut en songe à l'un de ses disciples et lui raconta cette rencontre avec Dieu.

rayons représentent les directions cardinales plus les directions intermédiaires (1). Quant à l'arbre, il a le plus souvent la forme d'une vigne stylisée, conformément à la parole : « Je suis la vigne » (2). L'un et l'autre de ces motifs, qui sont en relation étroite avec les principes de l'architecture sacrée, ont leurs préfigurations dans l'iconographie hindoue et bouddhiste de la niche rituelle (3). Une jonction historique a pu se produire dans le Proche-Orient.

Dans le portail roman de la cathédrale de Bâle, l'arbre de vie se perpétue sous la forme de la vigne stylisée dont les rinceaux entourent la porte. Quant à la roue cosmique, elle a été transférée au-dessus du portail, sous la forme d'une grande rosace, dont les sculptures figurales évoquent la « roue de la fortune », telle que la décrit Boèce dans sa *Consolation de la Philosophie* ; le sculpteur s'est lui-même représenté au point le plus bas de cette roue.

Les motifs zoomorphes que l'on rencontre le plus souvent sur les portails médiévaux, sont le lion et l'aigle et leur mélange, le griffon, ainsi que le dragon. Le lion et l'aigle sont des animaux essentiellement solaires, de même que le griffon, dont la double nature symbolise les deux natures du Christ (4). Au portail de la cathédrale de Bâle, des groupes d'aigles et des couples de lions à une seule tête constituent les chapiteaux des colonnettes placées dans les angles des pieds-droits. Quant au dragon, qu'on trouve ordinairement en couples antithétiques aux deux côtés de la porte ou de l'archivolte (5), il paraît se rattacher au symbolisme solsticial, si l'on tient compte de ses analogies dans l'art oriental et nordique. Dans le portail que nous venons de décrire, deux dragons affrontés ornent les consoles qui supportent le linteau. La position de ces dragons sous les pieds du Christ les caractérise parfois comme des forces naturelles ou infernales domptées par l'Homme-Dieu ; or, ceci n'est nullement en contradiction avec leur signification solsticiale, car c'est bien l'antithèse des tendances cosmiques, manifestée par les deux phases, ascendante et descendante, du cycle

1. Une croix à huit rayons orne par exemple le tympan d'une église romane à Jaca, en Catalogne.
2. Dans l'art roman, on trouve souvent le motif de la vigne dont les rinceaux entourent toutes sortes de figures, des hommes et des animaux qui se nourrissent des raisins, des monstres qui rongent les sarments et des scènes de chasse.
3. Selon le *Mânasâra-shilpa-shâstra*, une niche sacrée doit contenir l'arbre du monde ou l'image de la divinité.
4. Cf. Dante, *La Divine Comédie*, XXXIIe chant du Purgatoire.
5. Par exemple aux portails de la Basilique de Saint-Michel de Pavie, de la Cathédrale de San Donnino d'Emilia, de San Fedele de Como.



Cathédrale de Bâle : *portail de Saint-Gall*

manuel, que transcende l'Homme-Dieu. L'art asiatique connaît ce même motif (1).

L'art hindou nous offre dans le *torana* comme un modèle de cette iconographe zoomorphe du portail. Le *torana* et l'arc triomphal qui entoure la porte d'un temple ou la niche contenant l'image de la divinité ; ses éléments ont été fixés par les codes de l'architecture sacrée, tels que le *Mânasâra-shilpa-shâstra*. Les deux bases ou pieds-droits du *torana* sont ornés par des lionnes (*shardûla*) ou des léogryphes (*vyali*), animaux solaires et manifestations de *Vâk*, la parole créatrice ; les arc-boutants se terminent en la forme du *makara*, le monstre marin qui correspond au Capricorne, le signe du solstice d'hiver. Ici encore, le symbolisme solaire est présenté sous ses deux aspects opposés et complémentaires ; la lionne correspond à l'expansion positive, donc en quelque sorte spatiale de la Lumière ou du Verbe divin, tandis que le *makara* exprime le caractère « dévorant » et transformant de la Réalité divine manifestée comme cycle ou temps. Le sommet du *torana* est généralement couronné du *kîrtti-mukha* ou *kâla-mukha*, masque terrible aux formes protéennes, qui synthétise et la lionne et le dragon marin et qui représente l'abîme insondable — et par conséquent terrifiant et obscur — du pouvoir divin de manifestation (2).

Dans l'art roman, on trouve de nombreuses analogies avec les lions et les dragons du *torana* (3), les derniers se rapprochant davantage du dragon extrême-oriental — véhiculé par l'art bouddhique et l'art seldjouque (4) — ou du dragon nordique, que du *makara* hindou, qui dérive du dauphin. Quant au *kâla-mukha*, le masque de Dieu, il ne saurait trouver dans l'art chrétien une place semblable à celle qu'il occupe dans l'icono-

1. Relevons seulement la singulière coïncidence entre un relief couronnant la Porte du Talisman à Bagdad et une miniature de l'évangéliaire irlandais de Kells, qui retrace l'architecture d'un porche (Canon Eusébien, fo. 2V) ; dans les deux compositions, un homme avec nimbe — dans la miniature irlandaise il représente le Christ — saisit les langues de deux dragons qui s'affrontent les gueules ouvertes. Le relief de Bagdad est de l'époque seldjouque, postérieure à la miniature irlandaise ; par la forme des dragons, il reflète des modèles extrême-orientaux. La composition dont il s'agit est très fréquente, avec quelques variantes, dans l'orfèvrerie nordique, dans les arts mineurs des pays d'Islam et dans l'ornementation romane.

2. Cf. Stella Kramrisch : *The Hindu Temple* ; University of Calcutta 1946 ; p. 318 sq. ; voir aussi : René Guénon : *Kâla-mukha*, dans *Etudes Traditionnelles*, mars-avril 1946.

3. L'architecture romane de Lombardie, en particulier, possède un schéma du portail à porche, dont les piliers reposent sur des lions et dont les arc-boutants sont ornés de griffons ou de dragons (portail du Dôme de Vérone, de la Cathédrale d'Assise, de l'ancienne église de Sainte-Marguerite de Como, des Dômes de Modène, de Ferrare, etc.).

4. L'art islamique du Proche-Orient, influencé par l'expansion turque des XIIe et XIIIe siècles. Les peuples turcs apportèrent dans les pays d'Islam certains traits des civilisations mongoles.

graphie hindoue et extrême-orientale (le *T'ao-T'ie* chinois), car son symbolisme est intimement lié à l'idée hindoue de l'illusion cosmique. Cependant, on en trouve d'apparentes répliques dans l'art roman, notamment sur des chapiteaux et sans qu'on puisse en déterminer la signification (1).

Le *kâla-mukha* comporte un double aspect : d'une part, il représente la mort, et dans ce sens il couronne aussi la porte du temple, car celui qui franchit cette porte doit mourir au monde ; d'autre part, il symbolise la source de la vie, ce que suggèrent les flots d'ornements végétaux et zoomorphes qui jaillissent de sa gueule. Ce dernier trait a son analogie dans l'art chrétien médiéval qui connaît le masque de lion « crachant » des formes végétales ; ce motif remonte probablement à l'antiquité et s'identifie par ailleurs au masque de lion émettant un jet d'eau ; c'est une image du soleil, source de vie, donc en définitive un symbole analogue au *kâla-mukha* (2). Dans l'art chrétien, il assume la signification du lion de Juda dont émane l'arbre de Jessé ou la vigne du Christ (3).

On pourrait facilement multiplier ces exemples de thèmes asiatiques passés dans l'art chrétien du moyen âge. Ceux que nous venons de mentionner suffiront pour faire entrevoir le vaste courant folklorique où baigne l'art médiéval d'Occident, courant dont les sources sont préhistoriques et qui a été tour à tour renouvelé par des apports directs d'Orient. Dans bien des cas, il serait difficile sinon impossible de dire ce que ces motifs signifiaient pour l'artisan chrétien. En tout état de cause, la logique inhérente aux formes comme telles favorisait le réveil, sous le rayon d'une sagesse contemplative, des symboles enfouis dans cette mémoire collective qu'est le folklore.

Il y a dans l'iconographie zoomorphe du portail roman un aspect terrible et souvent grotesque, où se trahit un réalisme spirituel qui n'est pas sans parenté intérieure avec le symbolisme gorgonesque du *kâla-mukha*. Ceci est analogue à ce qui se passe dans l'ambiance cosmique aux approches du solstice : le virement cyclique imminent déclenche des contrastes extrêmes ; quand la porte du ciel (*janua coeli*) s'ouvre, la porte des enfers

1. Par exemple à Saumur, Tournus, Venosa, Königslauterbach, etc. On le trouve aussi, sous une forme plus schématique, dans l'orfèvrerie scandinave préchrétienne.

2. L'art gréco-romain a pu absorber des motifs orientaux comme éléments purement décoratifs, et dont l'art médiéval dégagera de nouveau le caractère symbolique.

3. Au tympan du portail méridional de Saint-Godehard à Hildesheim, en Saxe, sont représentés deux lions dont les gueules émettent des plantes stylisées.

(*janua inferni*) s'entr'ouvre également. Certaines images terrifiantes aux murs du portail ont la fonction de briser les influences mauvaises ; parfois leur aspect grotesque aide à « objectiver » les puissances ténébreuses, en dévoilant leur vraie nature. La même fonction assume, aux approches du solstice d'hiver, certaines coutumes populaires, où l'on chasse les mauvais esprits à force de mascarades grotesques (1).

Titus Burckhardt

(*A suivre*)

1. Cette coutume s'est conservée surtout dans les vallées alpines.

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE TRADITIONNELLE [1]

V

On voit dans l'apside de la basilique de Saint-Jean de Lyon le baptême et l'onction de l'hospitalité chrétienne, guidée par la charité et la vertu de la croix, mise à la place de la chevalerie antique. On voit à Autun, dans l'*atrium* de saint Lazare, le grand protecteur des hospitaliers, le docteur chrétien arrachant l'épine, la haie de la griffe du lion. Le chevalier romain saint Eustache, ou du « bon épi », de la « bonne parole », est converti à la vue de la croix qui apparaît sur la tête du cerf. Puis le vieillard Siméon, dont le nom signifie « grandeur » et « humilité », reçoit dans ses bras l'enfant Jésus. A côté on voit Balaam ou le faux prophète trahissant le peuple de Dieu, vaincu par le témoignage de son ânesse, qui signifie la science traditionnelle. Le mot *AThON*, qui signifie ânesse, a la plus grande affinité avec le mot *AIThN*, partie exotérique de la Kabbale, dont plusieurs savants font venir le nom d'Athéné ou de Minerve. Le mot *AZeN*, qui signifie « oreille » et qui a tant de rapport avec l'*asinus* des Latins, indique aussi la même connaissance. Enfin le mot *AZeL*, qui rappelle l'*asellus* des Latins, indique la partie la plus élevée de l'initiation kabbalistique. Ceci explique les étranges honneurs dont l'âne était l'objet dans les orgies de la « fête des fous ». Quant au mot fou, ou FOL, il vient du mot chaldéen *PaVL* qui signifie une « fève ».

1. Cf. *Études Traditionnelles* de mars 1947, octobre-novembre et décembre 1952 et mars 1953.

Le roi des fous était en effet le roi de la fève, le chef des *fabri*, le roi de la foule, le roi élu. C'était le roi mage élu par le page. De là les analogies de la feuille et de la page. Le *liber* représente l'écorce de l'arbre encore un peu sauvage nommé *PAG*, et dont les produits sont comparés à des fèves. *PhVL*, appelées par Martial de « rudes prémisses » cueillies et *faba fabrorum prototomique rudes* (Epig. lib. X, 48). Il est remarquable que l'auteur latin emploie le mot « tome » qui est un des termes servant à signifier un livre. Le *Mar-Pagus* était placé dans la corvée dite des argillers ou des fabricateurs d'urnes, de vases de terre. Il était représenté par un orme séculaire (Terrier de Saint-Andoche). Dans le langage du pays l'*argol* est synonyme des mots *breuil* et *ardenne* qui indiquent la figure géométrique du lieu retranché, le *péribole* d'une forêt.

L'arbre mystique planté par les *dendrophores* était environné d'un amas de branches, mêlées à des pierres et de la chaux par les *centonarii*. Puis venaient les *fabri* avec leurs gonds, leurs serrures et leurs clefs, pour garder la porte de l'enceinte. Quant aux feuilles de l'arbre, elles étaient en sûreté dans la haie, c'est-à-dire que la liberté des habitants de la banlieue d'Autun confiée aux bûcherons, aux maçons et aux forgerons mystiques, était écrite sur la feuille, sur la carte où se trouvait aussi inscrit le droit de *haia*.

L'Eglise, en acceptant la mission de protéger ces immunités, spiritualisa tous les symboles, afin de remonter à l'auteur de la véritable liberté des enfants de Dieu, sans laquelle les immunités de la terre ne sont que de transitoires illusions.

Ces prémisses étaient nécessaires pour faire comprendre les 4 monuments suivants, appartenant les premiers aux trois associations connues dans le droit romain sous le nom de *Dendrophori*, *Centonarii* et *Fabri*. Le quatrième paraît appartenir plus spécialement à l'association connue sous le nom de Chevalerie.

Ces monuments se trouvent dans l'église d'Auxy, près

Autun. La terre d'Auxy, à laquelle se lient les franchises de l'église d'Autun et des habitants de la banlieue, est remarquable par un menhir ou pierre levée et par un retranchement antique appelé « les fossés de Verrey ». Ce retranchement de forme carrée a, d'après un plan fort exact dressé il y a environ cent ans, 132 pieds de côté à l'intérieur, un *agger* de 6 pieds de chaque côté, ce qui fait pour la 2e ligne 144 pieds de côté. Les fossés ont environ 16 pieds, et la figure totale a 176 pieds de côté. Le menhir, d'après la moyenne des évaluations données, aurait 14 à 15 pieds ou 168 à 176 pouces de hauteur. Toutes ces mesures sont, comme on le voit, du nombre de celles que nous avons signalées tant de fois.

On remarque dans cette église, à gauche en entrant, un chapiteau pour l'explication duquel nous devons signaler les faits suivants :

Il existe 4 formules numériques dont la somme donne 7.392, l'un des nombres qui expriment la durée traditionnelle du monde. Ces formules sont les suivantes :

APh, HcaP	1.888 (27)
AA	2.112
532 + 1.260	1.792
1.600	1.600
	7.392

Le même résultat s'obtient par 14 clefs ou par la clef d'or, placée dans les images maçonniques en regard de la balance.

528 ou la clef, multiplié par 14 ou l'or, donne en effet 7.392.

La rose d'or ou 530 × 14 donne le même nombre plus 28, qui est le nombre du mot *cHaIeI*, la vie.

Les 7 âges ou 7.392 (nombre égal à 7 forces, à 7 douleurs, *AON* = 1.056) divisés par 1.200 donnent 6 âges de 1.200 années + 192, nombre du mot « levain », masse de fermentation.

Le nombre 192 + 28 obtenu par la substitution de la rose

d'or à la clef d'or ou la vie réelle et éternelle, à la vie d'épreuves et de passage, donne le nombre 220 qui est celui du mot *CaR*, l'« agneau », symbole du roi de la cité sans fin.

Tous les archéologues que nous avons eu l'occasion de consulter ont été d'avis que les 4 signes les plus spéciaux de cette figure sont les clefs. Nous avons expliqué plus haut l'autre signe que nous regardons comme une clef du genre de celles qu'on appelle griffes. Or, les 4 clefs, ou 528 × 4 = 2.112, ou le nombre de la formule *AA*. A côté des 4 clefs sont 4 anneaux. L'anneau sigillaire, en hébreu *cHaTaM*, vaut 448. Ce nombre multiplié par 4 donne 1.792. Après ce résultat, il était naturel de rechercher la formule 1.888 et la formule 1.600. On voit sur les côtés du chapiteau 2 anneaux sigillaires ou 448 × 2 = 896 ; une agrafe, en hébreu *AGRVPh* = 290 ; des dents de scie, *MaShOR* = 546. Le signe le plus apparent de la figure est plus difficile à bien définir. Nous pensons qu'il faut y voir une sorte de griffe à laquelle on a donné le nom vulgaire de clef venant du mot hébreu *CheLaPh*, qui indique un instrument à l'aide duquel on enlève les écorces de l'arbre de la science (Voir Mercier sur ce mot et sur le mot *KaLaPh*.). Le mot *CheLaPh* vaut 130 (28). 896 + 290 + 546 + 130 + 26 ou le nombre radical des formules qui mesure la hauteur et la largeur de l'église d'Auxy, donne 1.888. L'arbre de la science est un arbre à 10 branches. La valeur du mot *AaTs*, un arbre, est 160. 160 × 10 = 1.600. Cet arbre, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, se trouve représenté près de l'arc triomphal d'Auxy, du côté de l'Evangile où se trouvent les clefs.

En face du premier chapiteau on en voit un second, qui représente le devoir principal des maçons, sous le symbole d'une chape ou d'un enchapement qui couvre la clef de l'édifice. Le mot « chape » est employé généralement dans les arts pour exprimer un voile, depuis la chape qui couvre le corps, jusqu'au chapeau qui couvre la tête, et le *chapet* qui n'est qu'un soulier destiné à protéger le pied, jusqu'au

chapiteau de la colonne, regardé dans la symbolique du moyen âge comme un docteur servant à enseigner la science sous des images, et jusqu'à la chape composée de briques, de tuiles, de pierres et de bois mêlés à du mortier qui défend la partie extérieure d'un édifice. Pendant que les *dendrophores* montent la charpente de la maison depuis le sol jusqu'au faîtage, les *centonarii* ou maçons remplissent les intervalles vides de cette charpente et la garnissent d'une chape, d'où le rapport du mot latin *trabea* avec le mot *cappa*, appliqués l'un et l'autre au vêtement du corps. Le chapiteau dont nous parlons représente les matériaux maçonniques particuliers à Auxy. Ce sont des pâtureaux ou pierres de grès offrant des formes carrées ou oblongues, comme dans les monuments antiques. Ces pâtureaux sont le revêtement des murs de la cité.

Voici comment nous lisons en chiffres le chapiteau dont il s'agit :

Le secret que l'on entend voiler par la chape maçonnique a 10 numérations (les 10 doigts) dont le carré est 100. 8 carrés semblables font 800. La partie intime du secret est défendue par 5 numérations, les 5 doigts. 4 doigts, l'*index*, le *medius*, l'*annularis* et l'*auricularis* servent à pénétrer le mystère. Le carré 5 × 4 est 20 ; 4 carrés semblables font 80. Le doigt unique forme la numération 1, dont le carré est 1 ; 8 carrés semblables font 8. Or, 800 + 80 + 8 font 888, nombre de la pierre angulaire du monde. *A BeN SchThIIE*, 1 + 777, qui, par la lecture étendue de l'*A* en *ALePh*, fait 111 + 777 ou 888. Cette pierre angulaire du monde signifie, selon la force de l'expression hébraïque, la pierre de la soif étanchée. C'est parce que les Israélites marchant dans le désert ne voulurent pas se borner à l'intelligence spirituelle de cette pierre symbolisant le Sauveur futur, que Moïse fut obligé, pour satisfaire son peuple, de frapper un rocher afin d'en faire sortir de l'eau (29).

Si nous interprétons l'autre partie du chapiteau par le même principe, nous aurons 100 × 14 ou 1.400 + 20 × 7

ou 140 ; en prenant la barre pour une valeur de 7 carrés, nous aurons ensuite 1 × 14 ou 14. 1.400 + 140 + 14 égale 1.554 ou 111 × 14 signifiant l'association de deux pierres angulaires ou 777 × 2. Cette association, qui est l'union des Juifs avec les Gentils, était défendue par la loi de Moïse. C'est la violation de ce principe que les Juifs adorèrent sous l'image du veau d'or, parce que 111, *ALePh*, signifie un « veau » et 14, *ZEB*, signifie l' « or ». A mesure que l'histoire se développe, le principe de la loi cesse d'avoir la même rigueur. Sous Salomon, les Juifs s'unissent pour la construction du temple à 153.600 Tyriens, ayant pour symboles deux poissons et une colombe. Deux poissons, 14, symboles de production, multipliés par 11, nombre de la numération de la science, donnent 154. *AI quid*, 11, *DaG DaG*, *piscis et piscis*, 14. *AI* lu avec un A suscrit donne 153 + 1.000. La colombe *ThoR* vaut 600. Le symbole numérique des Tyriens donne donc naturellement 153.600. Aussi est-ce le nombre qu'indique le livre des *Paralipomènes* (30), quand il s'agit des enfants d'Hiram. Le mot *DaIaG*, pêcheur, vaut 17. Ce nombre élevé au triangle donne 153. C'est peut-être à raison de ces analogies diverses que la pêche miraculeuse de saint Pierre, ou la conversion des gentils et des maçons infidèles, est indiquée dans l'Evangile par celle de 153 poissons. Quant elle eut lieu, les Apôtres avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre. Le Sauveur ordonne néanmoins de pêcher. Saint Jean dit à saint Pierre : « Voici le Seigneur ». Saint Pierre, qui était nu, prit alors ses vêtements et se jeta à la mer. On retira le filet et il s'y trouva 153 grands poissons (Joann. c. XXI, V. 11). Avant que saint Jean eût parlé, les autres Apôtres n'avaient pas reconnu la présence de leur maître divin. v. 4.

Ces réflexions sont importantes pour l'objet de notre travail parce que l'église d'Auxy dans laquelle se trouve le plus haut menhir du pays, est dédiée à saint Pierre et saint Paul.

Le Christianisme a trouvé le moyen d'expliquer ainsi aux

centonarii convertis des symboles qu'ils ne comprenaient pas auparavant sous un bon sens. Ainsi, au lieu de 777 répondant au mot *BeN-SchThIIE*, « le fils de la boisson », ils donnèrent à l'église les dimensions suivantes : longueur 68, largeur 26, hauteur 26. 26 et 26 donnent 52, nombre du mot *BeN*. 68 est le nombre du mot *cHIN*, la grâce, et ils mirent ainsi le « fils de la grâce » à la place du « fils de la boisson ». Le nombre 68 peut se lire aussi *EcHaNE*, « du camp », le « fils du camp », et avec l'*ALePh* supplémentaire indiquant le nombre 1, la « pierre du camp ». Cette manière de changer le sens des formules est à peu près constante dans les monuments élevés par le Christianisme, là où il existait des traditions. L'Enoch civil et l'Enoch religieux se donnaient un mutuel témoignage de bon accord dans le plan comme dans la consécration de l'édifice. Les actifs et les contemplatifs concouraient au même but.

La seconde partie du chapiteau, que nous avons expliquée par le nombre 1.554, nous paraît cependant recevoir une autre explication. Si l'on prend pour des unités les 2 fois 14 carrés et la barre pour 7 carrés de 5 × 4 ou 20, on a 7 vingts ou 140, nombre qui signifie « résurrection », et ce nombre, plus les 2 fois 14 ou 28, *cHaIeI*, la « vie », égale 168, nombre simple du mot *cHaPP* qui, lu avec un P final égalant 800, donne 888. Ce qui nous engage à penser ainsi, c'est d'abord qu'il s'agit ici d'une chape maçonnique ; c'est ensuite que la figure se trouve placée vis-à-vis de la clef 528, obtenue par 360 + 168 ; de telle sorte qu'un cercle qui a 168 unités de diamètre donne pour circonférence la mesure ordinaire du cercle 360, plus la mesure de son diamètre 168. Les données les plus précises que nous ayons pu recueillir sur le menhir ou pierre levée d'Auxy nous présentent ce monument comme ayant 14 à 15 pieds ou 168 + 8 pouces de hauteur. Enfin dans l'église de Couhard, le nombre 14 se trouvait dans la hauteur et la largeur du chœur, de manière à ce que l'addition donne 28, nombre du mot *cHaIeI*, la vie. 140 est le nombre du mot hébreu *KaM*, « ressusciter ». On

voit toute la convenance de cette formule près du principal polyandre (31), près du Champ des Urnes.

C'est un principe admis dans la philosophie traditionnelle que l'arbre est une image de l'homme, que l'homme est un arbre, *homo est arbor* (32). La formule de l'association des *dendrophori* à laquelle ont succédé « les bons cousins des bois » et les « charbonniers » est fondée sur ce principe (33). L'ancienneté de cette formule ne peut être douteuse (34). Pour l'expliquer, il faut absolument avoir recours à la langue des Chaldéens conservée par les Juifs. On y trouve de plus deux questions qui donnent une raison très simple de la qualification de druides et de saronides portée par les philosophes gaulois. Les hommes-arbres sont divisés en effet en arbres virants et en arbres courbes, expressions qui traduisent littéralement le mot grec δρῦς « un jeune arbre » « un jeune chêne », et le mot σαρωνίς « un chêne vieux » ; un « arbre courbe ». Le mot « chêne » paraît venir des assemblées tenues dans les forêts, nommées par les Gaulois *sena*, et aux assemblées du moyen âge, soit civiles, soit ecclésiastiques, nommées *sène* ou *senne*. Le rapport du mot « chêne » avec le mot *sène* paraît venir de ce qu'en hébreu le mot qui signifie année est le mot *SeNE* qui, à raison de la valeur variable de la lettre *schin*, peut se prononcer *SeNE* ou *ScheNE*. De même que chez les Juifs l'année se composait de deux ordres, l'un civil qui commençait au mois de septembre, l'autre religieux qui commençait au mois de mars, les rois francs avaient deux assemblées ou sènes, l'une du printemps, l'autre de l'automne, commençant l'une en mars, l'autre en septembre, à l'instar des deux *sènes* ou synodes, l'un d'hiver, l'autre d'été, tenus par les évêques dans leurs diocèses. Cette distinction de grand *sène* et de petit *sène* qui se retrouvent dans le *Livre de la Splendeur*, sous les noms de *Idra rabba* et de *Idra suta*, est signalée dans le terrier de la paroisse de l'Hôpital le Mercier, terre qui appartint jadis à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (35).

Le principe représenté par l'arbre de vie du Paradis ter-

restre est le principe de foi et de soumission affective aux vérités révélées, celui pour lequel les patriarches, le peuple de Dieu et les chrétiens combattent depuis l'origine du monde. Le principe opposé, duquel sont découlées toutes les erreurs, est représenté par l'arbre de la science du bien et du mal. La société des fidèles n'a pas cessé et ne cessera jamais de montrer l'enseignement surnaturel à l'aide duquel les découvertes de la science peuvent paralyser le mal et accroître le bien. Il semble que là soit l'harmonie de ces deux arbres dont l'apôtre saint Jean ait voulu parler, quand il a représenté sur les bords du fleuve de la vérité deux arbres également beaux et également chargés de 12 fruits pendant douze mois. Il semble aussi que le Sauveur du monde ait prévu le parti que l'on pouvait tirer de la confrontation des deux Orients, lorsqu'il a indiqué au pêcheur apostolique une pêche miraculeuse dont le résultat serait l'acquisition de 153 poissons, c'est-à-dire la conversion des enfants d'Hiram qui avaient pour symbole un poisson et qui travaillèrent au temple de Jérusalem au nombre de 153 mille ou 153 familles plus 600, parce qu'ils étaient enfants de la colombe dont le nom *ThvR* vaut 600.

NOTES

27. — *APh* ou le mot « fureur, passion », vaut 1.080; *cHaPh*, formule abrégée de *PeH-cHoTaM*, signifie les accents inférieurs et moyens, c'est-à-dire lumières sorties du cerveau du premier Adam, *notio certorum luminum in Adam Kadmon* (*Kabb. denud.* t. I, p. 326). Le premier Adam est la « couronne suprême », p. 28. C'est par lui que se communique la lumière du grand monde *Aziluth*, au petit monde microcosme, ou petit Adam. *cHaPh* vaut 88. 1.080 + 808 = 1.888. C'est vers l'an du monde 1888, que paraît Tharé, père d'Abraham, indiqué dans l'Ecriture comme le chef de l'idolâtrie et dont le nombre est identique au nom mystique

grec de Bacchus, Γης, et au nom hébreu du signe d'initiation aux mystères *RacHaTh*, un van.

Le nombre 2.112 s'obtient par la formule *AA* (*ARICh ANPIN*) ou l'homme à la grande face, indiquant le mystère de « patience », comme la première formule indiquait le mystère de « passion ». Les deux A valent chacun 1.000 et ils indiquent ainsi deux familles, alephs. L'une est représentée par la première valeur de l'A qui est 111 ; l'autre par la seconde valeur de l'A qui est 1. 2.000 + 111 + 1. = 2.112. Ce nombre, ajouté à 1.888, donne 4.000, ou la révélation du grand char, qui se fit en l'an 4.000 du monde par la naissance du Christ, ayant pour mission de détruire l'idolâtrie par l'incarnation, et de réunir, par cette œuvre de la sagesse divine, les Juifs et les Gentils.

Le nombre 1.792 est indiqué dans l'Apocalypse. C'est après avoir comparé la vie de l'Eglise à l'union des deux cycles lunaire et solaire, dont la révolution se fait en 532 ans, que l'apôtre place un cycle de 1.260 jours mystiques, comparés par plusieurs auteurs à des années. 532 + 1.260 = 1.792. Ces 1.260 jours sont l'époque du règne de la bête comparée à la doctrine d'Egypte et de Babylone. C'est au bout de ces 1.260 jours que les deux témoins Enoch et Elie doivent être mis à mort. La colombe *IONè* 66, plus la roue *GaLGaL* 66, donne 132, nombre du mot *KaBbaL*, tradition. La colombe représente la loi, la roue de la prophétie ; 66 + 66 et l'unité qui résulte de l'accord de deux choses, donne 133. Ce nombre, multiplié par le nombre des 4 Evangiles ou des 4 révélations de la bonne nouvelle, donne 532. 126, nombre du cheval *SOS*, représente la chevalerie. Cette chevalerie 126, multipliée par les 10 numérations traditionnelles, donne 1.260. Pendant que les chrétiens voyaient dans ces deux témoins la vie active et la vie contemplative, la vie séculière et la vie monastique, le clergé et le peuple, voici ce qu'y voyaient les « frères » et « amis ».

« On sait, dit *le Thuileur de l'Ecossisme*, p. 126, que ces deux personnages Enoch et Elie ne sont qu'allégoriques ».

Tout franc-maçon devrait savoir que l'art royal n'a comme les anciens mystères d'autre but que la connaissance de la nature, où tout naît, tout se détruit, tout se régénère ».

On sait comment en l'an maçonnique 5792, ou en l'an 1792 de l'ère vulgaire, furent réalisés contre les deux ordres de l'Eglise, contre les deux témoins, les vœux de l'auteur du *Système de la nature*. Quelques mois après, Anacharsis Clootz déclarait dans le sein de la Convention qu'il ne reconnaissait d'autre Dieu que la Nature et d'autre souverain que le genre humain, peuple-Dieu.

L'apôtre parlant ensuite, cap. 20, des dernières souffrances de l'Eglise, les compare à un cycle de 1.600 unités (*stadia mille sexcenta*). Le stade est un lieu de course, de progrès, *curriculum*. Les Latins nomment le temps *curriculum vitæ*.

Nous ferons remarquer que le mot *VAN*, signe d'initiation, représente dans l'Orient un cycle de 60 années, et que que les mystères antiques se liaient à l'astrologie judiciaire. Cette erreur n'était que l'abus superstitieux des véritables prophéties. Du reste, deux des plus grands partisans de l'astrologie judiciaire avaient fixé, dès le XVe siècle, les grandes épreuves de l'Eglise, l'une en 1789, l'autre en 1800.

28. — Nous avons dit plus haut que le signe de cette figure se compose des lettres *CaPh* et *KOph*, plus deux H ou deux accents. La lettre *KOPh* ou le grand C représente le carré des 10 doigts ; il vaut 100. La lettre *CaPh*, qui représente la main, vaut 20, comme les 5 doigts de la main multipliés par 4 doigts. Le pouce ou le doigt majeur est représenté par la lettre *HAa* qui vaut 5 ou 6 suivant sa valeur simple ou étendue. 100 + 20 + 5 + 5 = 130, ou la « clef », en hébreu la hache, *CLPh*. On peut compter aussi 100 + 20 + 6 + 6 = 132 ou le mot *KaBbaL*, tradition. On distingue un *Hae* supérieur et un *HAe* inférieur ; 20 + 6 = 26, nombre du nom de la vie éternelle et sans fin, *IeHoVaH*. 100 + 6 = 106, nombre du mot *AaVL*, la profondeur des eaux inférieures, et aussi du mot *KO*, « ligne, espérance ».

29. — *Omnes eumdem potum spiritalem biberunt. Bibebant autem de spiritali consequente eos petra (Petra autem erat Christus). Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo* (*I. Cor. c. X, v.* 4, 5).

30. — *II. lib. c. II, v.* 17.

31. — La base de la pierre de Couhard avait 72 pieds de largeur. Ce nombre, divisé pour former une croix, donne la longueur de l'église 52; plus 20, mesure de la largeur. 72 est le nombre de la nuée kabbalistique *AaB*, mot qui, lu en plein, donne *AaIN-BaTh*, la « pupille de l'œil », la fille de l'œil. 52 répond au mot *BeN*, « fils »; 20 répond au mot *cHoZE*, « voyant ». L'église est dédiée à saint Léger, spécialement invoqué pour la vue.

32. — *Kabb. denud.* t. I, p. 627.

33. — Voir dans le corps des notes, la citation d'une partie de la formule de réception.

34. — « Ce compagnonnage existe encore dans une grande partie de l'Europe, et il y a conservé le même cérémonial mystérieux. La Forêt noire, les forêts des Alpes et du Jura, sont peuplées de ses initiés » (*Hist. pitt. de la Franc-Maçonnerie*, p. 363). — Le devoir cité par l'auteur de cet ouvrage est celui des charbonniers devenus chrétiens et expliquant la formule dans un sens conforme à l'esprit de cette religion. La formule que nous citons plus loin est plus vague, plus philosophique, et se rapporte davantage au devoir primitif qui peut s'appliquer à toutes sortes d'hommes religieux ou non religieux. On nous a assuré que les bons compagnons des bois constituaient naguère une société dans les forêts d'Autun ; mais nous ne pouvons garantir exactement ce fait. Nous ferons observer seulement que le nom d'Ardenne donné à l'une des principales forêts de l'Europe est employé

dans une charte comme synonyme du mot *Brolium*, et qu'en fait les forêts situées entre Autun et Lyon portent indifféremment les trois noms suivants, le Breuil, l'Ardenne, la forêt d'Avèse ou d'Avoise ; nous avons aussi remarqué le nom d'*Argola*. Le *Brolium* est, d'après du Cange, ce que nous appelons un bois fermé, un parc. Ce mot est synonyme du mot grec περίβολος. Les Asiatiques donnent le nom de *KAN* ou *CHAN* à une hôtellerie où l'on est reçu gratis. Les 4 lettres *ARGL* = 234 + 2 donnent la formule du périmètre traditionnel 58 + 1 × 4. La diagonale de ce carré est 84.

Les trois consonnes du mot ancien *BReuL*, d'où le *Brolium* du moyen âge, valent en hébreu 232, nombre égal à celui des 4 formules numériques 45, 52, 63, 72, placées par les kabbalistes aux quatre angles d'une figure dont le périmètre est carré. Chaque côté d'une figure carrée dont le périmètre serait 232, aurait 58 unités, nombre du mot hébreu *cHaN* qui a le double sens de notre mot camp, lieu retranché, et de notre mot grâce, lieu de faveur. La porte du château d'Autun, nommée la porte *Matron*, ou de la mesure, comparée par les kabbalistes au nom d'Enoch qui signifie dédicace, est placée entre le *BRoLium*, propriété de l'Eglise ou lieu de faveur, et le *ReBeLlum*, propriété du duc de Bourgogne et prison d'état. Le nombre du nom de *cHeNOCh* ou de la dédicace est 84. Ce nombre est égal à celui de la diagonale d'un carré ayant pour côté un nombre pris entre 58, nombre du mot *cHaN*, la grâce et le nombre 60 du mot *DVN*, le jugement. Aussi un lieu élevé et fortifié était-il appelé par les Gaulois *DVN*. Le nom de la dédicace a été conservé dans le mot de Canche venant évidemment de *cHaNaCh* qui a le même sens. Le principal étang qui porte ce nom est situé au-dessous de la colonne de Cussy, que nous regardons comme l'un des principaux *lares* de la cité Eduenne, celui qui représentait l'harmonie des 9 *pagi*. Une source de la Canche part de la colonne.

La Canche, sous le symbole d'une chienne, est attribuée à Diane, la déesse des forêts, nommée par les Gaulois *ARDEN*

ou Ardenne. Cette déesse gauloise prend quelques-uns des caractères de Minerve. Avèse ou Avoise vient du gaulois *awuis* qui signifie l'ardeur des désirs, absolument comme le mot Ephèse, lieu où les Grecs honoraient spécialement la nature sous le nom de Diane: 84, nombre du mot *cHaNOCh*, le dédié, l'initié, est égal à 58 + 26 ou à *cHiN*, la grâce, plus *IeHoVaH*, la vie sans fin. La formule présentée par l'homme comparée à un arbre donne 26 + 54 = 80, le « calcul » indéfini.

35. — Cette terre, nommée dans les titres anciens de *Murciaco*, appartient depuis longtemps à MM. de Muzy, aussi bien que le château de Digoine situé près de Tintry. On a trouvé près d'un lieu du Nivernais nommé Tintury, des traces certaines du culte de Vénus, accompagnées de symboles évidemment d'origine égyptienne, tels par exemple que l'*ichneumon*. Cette circonstance nous a fait penser que le nom des Tintiriac Eduens pouvait être comparé au Tentyra ou Denderah égyptien, remplacé aujourd'hui par le mot *ESNE*, qui signifierait en hébreu une année (*HaSchaNaH*) et vaudrait dans ses lettres 360, autant qu'il y a de jours dans une année mystique. Cette considération n'est pas sans importance pour notre objet, puisque nous regardons Vénus, en hébreu *BeNoTh*, comme le symbole de la « vente » ou lieu d'initiation maçonnique. On voit, en effet, sur les diplômes maçonniques du dernier siècle, une Vénus au-dessus de chacune des mystérieuses colonnes dont l'une vaut 90, autant que le mot « roi », l'autre 79 autant que le mot *AaDE* répondant à notre mot « commune ». Les deux lieux nommés Digoine sont appelés aussi Commune. La réunion des deux colonnes donne 169, nombre du mot *TsAaDE*, course, progrès, comme 170 = *MKL*, le bâton du voyageur. Les diptyques de l'office des fous de la ville de Sens, capitale des anciens Sénons, montrent deux Vénus, l'une de l'agriculture, l'autre de la navigation, placées entre une troisième Vénus-Diane qui est celle des courses en char. On voit au-dessus

une Vénus sortant d'une coquille, comme la vente sort du *VAN* initiateur. Le van se trouvait à Autun sur la frise d'un grand édifice voisin du capitole. Ce van était placé entre deux têtes vues de face, comme dans les idées kabbalistiques la beauté ou le centre de l'harmonie se trouve placée entre le « macroprosope » ou la grande face et le « microprosope », ou la petite face, le grand *sène* et le petit *sène*. Tout ceci n'est qu'une altération sociale de la division établie dès l'origine du monde par l'Enoch civil fils de Caïn, et l'Enoch religieux fils de Jared. Les Juifs seuls conservèrent l'idée vraie dans toute sa pureté ; mais les formules se conservèrent en ce qu'elles avaient d'essentiel dans le paganisme, altérées, perverties quant au sens, jusqu'à l'heure marquée par la providence pour la conversion des Gentils.

Pour comprendre l'histoire de cette double société dont les principes respectifs remontent aux deux Enochs, il faudrait lire avec une attention profonde le plus savant livre de l'antiquité chrétienne, *La cité de Dieu* de saint Augustin. Les constructeurs du moyen âge connaissaient parfaitement ce beau livre. Aussi voit-on à Chalon et à Autun une application évidente de cette idée de la cité de Caïn et de la cité d'Abel à l'explication des deux colonnes Jachin et Booz. L'interprétation naturaliste de la formule ne fut jamais entièrement abandonnée. Beaucoup d'hérésies se rattachent à l'influence des sociétés occultes qui, depuis Simon le Magicien jusqu'à Weishaupt, ont entretenu un foyer d'opposition à la véritable notion du Verbe fait chair.

36. — Saint Paul, dont le nom a tant de rapport avec la racine *POL*, *PhOL*, n'a pas seulement pénétré à la dernière enceinte du grand char prophétique et divin ; mais il a pénétré aussi dans l'asile des citoyens libres de la terre, et il a opposé aux injustices de ses adversaires son titre de citoyen romain. Nous décrirons ci-dessous pour le lecteur une figure publiée dans un sacramentaire manuscrit de la cathédrale d'Autun. Ce manuscrit appartient évidemment

à l'époque des copistes de Charles le Chauve. Le nom du donateur est celui de l'abbé Raganaldus, nom d'un frère du comte Vivien. On voit d'abord deux colombes qui becquettent un même rameau, ensuite un portier qui tient deux clefs, puis le soleil et la lune indiquant l'un le principe fixe, l'autre le principe mobile. Près de là deux entonnoirs ou deux cornes, signes de la double épreuve du jugement. Viennent ensuite saint Pierre et saint Paul. A côté sont deux anges tenant d'une main un bâton, donnant de l'autre main une indication. Au centre la main de la providence divine bénit avec la croix pour mieux unir. On voit au-dessus la croix du Sauveur et la colombe de l'esprit divin Le tout est surmonté par une face entourée de 4 ailes. Elle indique le mystère du grand char.

37. — Ne serait-ce pas la raison de l'emploi si remarquable du *trifolium* et du *trilobe* dans l'architecture du moyen âge ?

(*A suivre*).

Mgr DEVOUCOUX.

LES LIVRES

R. P. Berteloot. — *Jésuite et Franc-Maçon. Souvenirs d'une amitié* (Paris, Dervy, 1952). Le P. Berteloot retrace ici l'histoire de ses relations de vingt années avec Albert Lantoine et, par là même, apporte une contribution à l'histoire de la tentative faite par certains ecclésiastiques et certains Maçons français en vue d'aboutir à une « trêve » entre l'Eglise et la Maçonnerie. Nous avons déjà eu l'occasion de dire notre pensée à ce sujet lors de l'apparition d'un précédent ouvrage du même auteur (*La Franc-Maçonnerie et l'Eglise Catholique*, dans les *Etudes Traditionnelles* de janvier-février 1949, pp. 36 et ss.) Cela ne présente pas un bien gros intérêt, car toute tentative qui ne procède pas d'un « accord sur les principes » est vouée d'avance à l'échec et, dans le cas le plus favorable, à une réussite superficielle et éphémère. L'œuvre de René Guénon serait le seul terrain possible pour un rapprochement et une mutuelle compréhension ; ni le P. Berteloot ni Albert Lantoine n'étaient disposés à le comprendre ou à l'admettre ; il est heureusement, aujourd'hui, quelques Maçons qui ont pris conscience de ce fait, ainsi qu'en témoigne l'éditorial de la revue *Le Symbolisme* d'avril-mai 1953, sous le titre *René Guénon et l'ésotérisme chrétien*. Certaines citations d'Albert Lantoine reproduites dans l'ouvrage du P. Berteloot montrent d'une étonnante incompréhension de l'initiation maçonnique, partagée d'ailleurs avec de nombreux dignitaires de l'Ordre depuis le XVIIIe siècle et, aujourd'hui encore, par de nombreuses Obédiences étrangères : « Toute la Maçonnerie du XVIIIe siècle et de la première partie du XIXe siècle refuse d'ouvrir ses portes à l'ouvrier... La Constitution de 1811 dit : Rarement on admettra un artisan — fût-il Maître. Jamais on n'admettra les ouvriers dénommés compagnons dans les arts et métiers ». Pour une initiation d'origine artisanale, c'est évidemment plutôt singulier. Déplorant la « démocratisation » de la Maçonnerie, Lantoine ajoutait : « Ceux-là seuls sont capables de discuter qui savent et qui ont appris à réfléchir... Ceux à qui les exigences de l'existence n'ont pas permis d'avoir la culture nécessaire ne doivent pas faire partie de la Franc-Maçonnerie ». Il serait difficile de formuler plus nettement la confusion entre connaissance initiatique et culture profane.

— *Les Sociétés Secrètes* : Franc-Maçonnerie, Compagnonnage, Charbonnerie, Main Noire, Sociétés secrètes Orient, etc... (No spécial du *Crapouillot*, Paris, 1953). Près de la moitié de ce fascicule est occupée par l'étude de M. Georges Allary sur la Maçonnerie. Il est à peu près impossible pour un non-Maçon,

est-il par ailleurs des connaissances traditionnelles, de traiter de questions maçonniques d'une façon entièrement satisfaisante, mais il faut dire que l'exposé de M. Georges Allary est de loin ce qui a été publié de plus remarquable à l'usage du « grand public », et plus d'un Maçon y trouvera sans doute des vues inattendues pour lui sur la nature réelle de l'Ordre. C'est que, et la chose est assez rare pour mériter d'être soulignée, outre la documentation historique puisée aux meilleures sources (ouvrages de Gould, de Lantoine, de H. F. Marcy, études de Bernard Jones traduites dans *Le Symbolisme*), les vues de l'auteur sont inspirées presque exclusivement par les ouvrages de René Guénon, les articles de M. Marius Lepage et divers travaux publiés dans les *Etudes Traditionnelles*. Nous ne pouvons que nous féliciter de voir la Maçonnerie présentée sous son véritable jour, en dépit de certaines réserves formulées par M. Allary et qui ne sont peut-être que des précautions oratoires : « ... Je ne trancherai pas, dit-il, la question de savoir si la Maçonnerie est en droit ou non de se donner comme une organisation authentiquement initiatique, ni même, d'une façon générale, s'il est permis à l'homme d'arriver à la Connaissance au moyen de l'initiation. Mais ce qui est certain, c'est que la Maçonnerie n'est rien si elle n'est pas avant tout une société initiatique. Le rôle politique qu'elle a pu avoir au cours des deux siècles de son histoire, le fait qu'elle se présente souvent comme une société de pensée ne sont que des aspects secondaires de sa vérité ». On ne saurait mieux dire. L'auteur, ce qui est exceptionnel aussi, n'a pas fait commencer son historique en 1717, mais a consacré un chapitre substantiel à la Maçonnerie Opérative. Dans l'histoire de la Maçonnerie moderne, une place est faite à l'affaire Léo Taxil, qui est traitée comme il convient. Enfin, un dernier chapitre souligne encore une fois la nécessité pour la Maçonnerie d'un retour à la tradition et l'importance à cet égard de l'œuvre de Guénon, pour conclure : « Si vraiment la Maçonnerie est une organisation initiatique, ce qui n'est pas évident, la restauration de la Maçonnerie s'accomplira. Il n'est pas possible que quelque chose d'authentique demeure longtemps sa propre caricature ». L'illustration de cet article, très copieuse, est de valeur très inégale, une partie provenant, hélas, des ouvrages de Léo Taxil, mais nous croyons savoir que l'auteur n'y est pour rien ; le reste est emprunté à des ouvrages du XVIII[e] siècle, ou a été communiqué par M. Marius Lepage, par exemple les deux belles photographies du Temple de la Loge Volney, à l'Orient de Laval. Dans le même fascicule, signalons l'article de M. Lucien Farnoux-Reynaud sur *Les Sociétés Secrètes de l'Orient*, qui révèle chez son auteur une orientation de pensée traditionnelle et la connaissance des œuvres de Matgioi et de René Guénon, mais le sujet était trop vaste pour être traité en quatre pages et on ne peut que regretter que l'auteur n'ait pas eu davantage de place à sa disposition. Les autres études sont loin d'être de même qualité. Celles consacrées au Compagnonnage et à la Charbonnerie sont fort décevantes et s'en tiennent aux aspects les plus extérieurs de ces organisations. Quant à l'article sur la Synarchie, nous ne savons ce que valent les informations relatives au groupement politique connu sous le nom de

Mouvement Synarchique d'Empire, mais ce qui est dit de Saint-Yves d'Alveydre n'est pas pour nous inspirer confiance quant à la sûreté de documentation de l'auteur. On nous dit que Saint-Yves d'Alveydre « avait été affilié à la Maçonnerie puis était devenu Grand Maître de l'Ordre des Martinistes, plus ou moins directement inspiré des principes et des méthodes d'une Société Secrète allemande fondée en 1776 par un certain Adam Weishaupt : Les Illuminés de Bavière ». Il serait difficile d'accumuler davantage d'erreurs en si peu de lignes. Voilà pourtant comment on écrit l'histoire, car l'auteur, paraît-il, n'est pas un simple journaliste, mais ce qu'on est convenu d'appeler un historien...

Dupont-Sommer (A.). *Nouveaux aperçus sur les Manuscrits de la Mer Morte* (Paris, A. Maisonneuve, 1953). — On sait l'émotion provoquée dans le monde savant puis dans le grand public par la découverte en 1947 de parchemins hébraïques, près des ruines du Khirbet Qoumrân, au sud de Jéricho. Notre confrère Denys Roman en a entretenu, dans le nº de janvier-février de cette année, les lecteurs de cette revue. On nous a fréquemment parlé de cette découverte en ces dernières années et il nous a semblé que certains y attachaient une importance exagérée. Certes, il est normal que Juifs et Chrétiens soient soucieux d'acquérir une connaissance aussi complète que possible de leurs traditions dans la mesure où il est question de les mieux comprendre et, par suite, de mieux s'y intégrer en vue d'une finalité spirituelle. Mais il ne saurait être question pour autant de tout mettre sur le même plan et il est bien évident que l'étude des textes sacrés et de l'enseignement des autorités traditionnelles exotériques et ésotériques présente incomparablement plus d'importance que le déchiffrement contestable des textes fragmentaires d'un groupe éteint depuis des siècles et dont rien ne peut nous garantir l'orthodoxie. Que l'enseignement, la discipline et les rites des Sadoqites du Khirbet Qoumrân, la vie et la mort de leur Maître présentent ou ne présentent pas des analogies avec la primitive communauté chrétienne et la vie du Christ ne change pas un *iota* à la doctrine, à la discipline et aux rites que nous tenons pour révélés et d'origine divine. René Guénon a écrit quelque part qu'il serait intéressant de rechercher à quoi servent réellement les orientalistes et les historiens des religions, et nous ajouterons : les archéologues. Devant le trouble qui résulte de découvertes comme celle de la « grotte aux manuscrits », il n'est pas contestable que le résultat effectif des travaux de beaucoup d'entre eux (ne généralisons pas car il y a aussi parmi eux d'authentiques défenseurs de la Tradition qui sont obligés d'entrer dans la lutte pour combattre les influences néfastes) est de semer le doute chez les croyants, ou, pour le moins, d'inciter à des « distractions » qui font perdre de vue l'essentiel. Les ressemblances de fond et même de forme qui existent entre les différentes traditions et qui tiennent à la fois à l'unité de la Tradition primordiale et aux caractéristiques propres au genre humain, sont facilement présentées comme des « emprunts » et des « imitations humaines » et acceptées comme telles là où est perdue la conscience de l'unité transcendante et immanente des traditions. Ceci

dit, un peu longuement, peut-être, mais nous l'avons cru utile, M. Dupont-Sommer apporte de nouveaux arguments à l'appui des thèses qu'il avait précédemment soutenues, à savoir que les textes de la « Nouvelle Alliance » sont l'œuvre d'un groupe essénien qui se trouvait installé à Qoumrân jusque vers 66 de notre ère ; que le « Maître de Justice » a vécu et a été supplicié à une date antérieure à la prise de Jérusalem par Pompée, le 10 du mois de Tishri de l'an 63 avant J.-C. Rappelons ici que des savants catholiques, tels que M. G. Vermes ont soutenu, au contraire, que les textes de la « grotte aux manuscrits » dateraient de la fin du Ier ou de la première moitié du IIe siècle après Jésus-Christ (cf. *Cahiers Sioniens*, mars 1951). La partie centrale du livre est constituée par la traduction et le commentaire du *Manuel de discipline* qui semble le texte fondamental des ascètes de Qoumrân ; nous n'avons pas qualité pour apprécier cette traduction, mais nous notons qu'un adversaire de M. Dupont-Sommer, M. Vermes déjà cité, à propos du précédent ouvrage de l'auteur, reconnaissait « l'excellence, en général, de sa traduction » et ne lui reprochait que la mise en œuvre de sa documentation. Il ne saurait être question ici d'analyser ce *Manuel* assez étendu, et nous nous bornerons à relever un passage qui présente un intérêt particulier à notre point de vue. Ce passage se trouve dans un « petit poème d'inspiration à la fois liturgique et mystique » où sont célébrés les « temps sacrés » qui se succèdent au cours de l'année : débuts des saisons, débuts des mois, sabbats. Il est ainsi conçu : « en fonction de la suprême sainteté du signe N », c'est-à-dire de la lettre *noun*. M. Dupont-Sommer signale qu'on a cherché à interpréter ce *noun* comme l'initiale d'un mot hébreu, *nâbî* = prophète ou *nôrâ* = terrible, mais il pense qu'il s'agit expressément de la lettre *noun* et sans doute de quelque symbolisme attaché à sa valeur numérique, c'est-à-dire 50. Et il cite un passage où Philon d'Alexandrie rapporte le nombre 50 au fameux triangle pythagoricien 3-4-5, 50 étant la somme de $3^2 + 4^2 + 5^2$. Il y a évidemment d'autres explications possibles, à commencer par le symbolisme du poisson qui est le nom même de la lettre *noun*, sans parler des 50 portes de l'intelligence des Kabbalistes, mais l'explication de M. Dupont-Sommer demeure pleine d'intérêt surtout si on songe au rôle du triangle 3-4-5 jusque dans la Maçonnerie moderne.

H. DE B. *La Prière du Cœur* (Paris, Editions Orthodoxes, 1953). — Cette plaquette de 30 pages, très dense et très substantielle, renferme l'exposé le plus clair que nous connaissions en français sur la doctrine du « cœur intellectuel » dans l'hésychasme et sur les fondements théoriques de l'usage de la « prière de Jésus ». Nous ne pouvons que recommander cette étude à tous ceux qu'intéresse la spiritualité du Christianisme oriental. Nous devons pourtant regretter que ce travail soit déparé par le dernier chapitre où nous retrouvons la tendance si souvent constatée en ces dernières années à sous-estimer le Christianisme latin en faveur du Christianisme oriental. Il est très possible — mais comment en être certain ? — que l'invocation concentrée du Nom de Jésus n'ait pas été « régulièrement trans-

mise dans l'Eglise latine », mais il n'en résulte pas que partout en Occident « l'opinion s'y soit accréditée et maintenue que toute technique de contemplation est *incompatible* avec la conception chrétienne de la grâce »; une telle opinion, là où elle existe en effet, ne peut se rencontrer que chez des exotéristes et elle a alors fort peu d'importance, les « techniques de contemplation » étant essentiellement du domaine ésotérique. Et ici nous pouvons assurer à l'auteur que l'ésotérisme du Christianisme occidental — ésotérisme pur et non « vulgarisé » — a connu et connait sans doute encore des invocations qui, pour n'être pas nécessairement celle du Nom de Jésus, n'en sont pas moins des Noms de Celui qui est *Verbum*, *Lux*, *Vita*, de Celui « par qui toutes choses ont été faites ».

JEAN REYOR.

Le gérant : PAUL CHACORNAC.

1132. — Impr. Jouve, 15, rue Racine, Paris. — 6-53